

LE PLAISIR des Livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ **Du soufre dans les lampions**, d'André Bruneau/D-3 □ Le numéro 35 de la revue **Voix & Images**/D-3 □ **Les Pratiques culturelles des Québécois**, paru à l'Institut québécois de recherche sur la culture/D-4 □ **Le Tombeau d'Adéline Albert**, de Robert Yergeau, et **Qu'en carapaces de mes propres ailes**, de Raymond Martin/D-4 □ **Le Repos et l'oubli**, de Naïm Kattan/D-5 □ **Le Sauter de mur**, de Peter Schneider/D-7 □ **Couleur de fumée**, de Menyhért Lakatos/D-7 □ L'oeuvre poétique de **Vénus Khoury-Ghata**/D-8 □ **De Léopold à Constance, Wolfgang Amadeus**, de Maurice Barthélémy/D-8 □ **Confessions d'un rebelle irlandais**, de Brendan Behan/D-9 □ Un dossier sur **La Science à l'écran**, dans **CinémAction**/D-10 □ **Les Dernières Enquêtes de Nestor Burma**, de Léo Malet/D-10 □ **Martin Scorsese**, de Michel Cleutal/D-10 □ **Le Sang royal. La famille capétienne et l'État**, d'Andrew W. Lewis/D-11 □ **La Communauté perdue. Petite histoire des militantismes**, de Jean-Marc Plotte/D-11 □ **L'Univers romanesque de Marie-Claire Blais**, de Françoise Laurent.

Montréal, samedi 25 avril 1987

Le 16e Salon du livre de Québec: la francophonie est au rendez-vous

HÉLÈNE de BILLY
collaboration spéciale

CETTE ANNÉE, au 16e Salon international du livre de Québec, il y aura non pas un mais deux thèmes. Imprimé en caractères stylisés sur communiqués et affiches, le premier proclame inoffensivement « Le plaisir de lire ». C'est le logo officiel. Ajouté *in extremis* pour marquer « le premier pas vers le sommet de septembre prochain », le slogan « Rencontre avec la francophonie » deviendra nul doute le véritable thème du salon, celui que, du 28 avril au 3 mai, on débattrra fébrilement sur les podiums.

Le tout débutera le mardi 28 avril à 19 h. Comme toujours, les premières minutes de l'événement seront consacrées à la remise du prix couronnant la relève du roman québécois, le Robert-Cliche. Pas de suspense, cette année : au grand dam des organisateurs, une fuite a permis la diffusion des noms de la lauréate (Louise Doyon) et du roman primé (*Les Héritiers*), 15 jours avant la date prévue.



Reste cette « Rencontre avec la francophonie » qui, sous la présidence d'honneur d'Anne Hébert, promet de faire jaser. Avec ses nombreux débats, table rondes et conférences, c'est, d'ailleurs, à un véritable salon de la parole qu'est convié le public. Pour donner à ses lecteurs une idée (forcément réduite puisqu'il y manque l'apport de tous les auteurs invités) de la controverse (soyons optimiste) qui risque d'éclater sur ce sujet à compter de mardi, LE DEVOIR a interrogé quelques écrivains. Leurs points de vue, comme leurs façons de penser et d'écrire diffèrent énormément.

Il y a d'abord ceux qui disent : « La francophonie existe, je l'ai rencontrée. » C'est le cas de Naïm Kattan, écrivain, essayiste, né en Irak de parents juifs, qui a publié ses premiers écrits en arabe. Francophone, vivant au Québec, M. Kattan a été invité à maintes reprises à commenter (la dernière fois, ce fut au Salon du livre de Paris en septembre) ce phénomène appréhendé au réel qu'est la francophonie littéraire. Pour lui, au-

Suite à la page D-6

Acteur privilégié, Claude Morin raconte l'affirmation... internationale du Québec

Pour éviter qu'on écrive l'histoire à partir de légendes

GILLES LESAGE

QUÉBEC — C'est pour éviter qu'on écrive, demain, l'histoire à partir des légendes d'aujourd'hui que Claude Morin s'est décidé à relater la percée internationale du Québec. Lui qui répondait en boutade qu'il se mettrait à écrire quand il aurait fini de lire tout ce qui l'intéresse — autrement dit, jamais — vient, en effet, de livrer un document impressionnant, au style vif et alerte, qui se lit comme un excellent

roman. A la San Antonio... (1). Qu'est-ce qui a incité cet amateur d'histoire — la moitié de sa bibliothèque de 4.000 volumes est consacrée à cette discipline — à raconter sa version d'événements, parfois rocambolesques, qui font du Québec un cas unique sur la scène internationale ? Pourquoi la diplomatie plutôt que son implication au Parti québécois ou, mieux encore, sa version de l'étapisme péquiste — après tout, il passera à l'histoire comme le père de l'étapisme —, de l'épopée du référendum et de ses tristes séquelles constitutionnelles ? Pour une com-

binaison de facteurs, confie M. Morin au DEVOIR, en arpentant son royaume de livres et en allumant sa pipe, toujours éteinte.

« Les relations internationales du Québec sont un domaine extraordinaire et fascinant, qui est peu et mal connu. Il y a des faits que je suis le seul à pouvoir raconter, les ayant vécus comme témoin ou acteur privilégié. Si je ne le fais pas, il y a des perceptions fausses qui, reprises dans les articles et livres, seront présentées comme la vérité, alors qu'il s'agit de légendes. Finalement, un certain nombre de personnes m'ont

incité à écrire, en particulier un ami, et insisté pour que je révise ma décision de ne plus intervenir publiquement. La constitution, le référendum, il y a une foule de personnes qui peuvent en parler. Les relations internationales, je ne suis pas le seul à y avoir contribué, loin de là, mais je puis y apporter une contribution originale. »

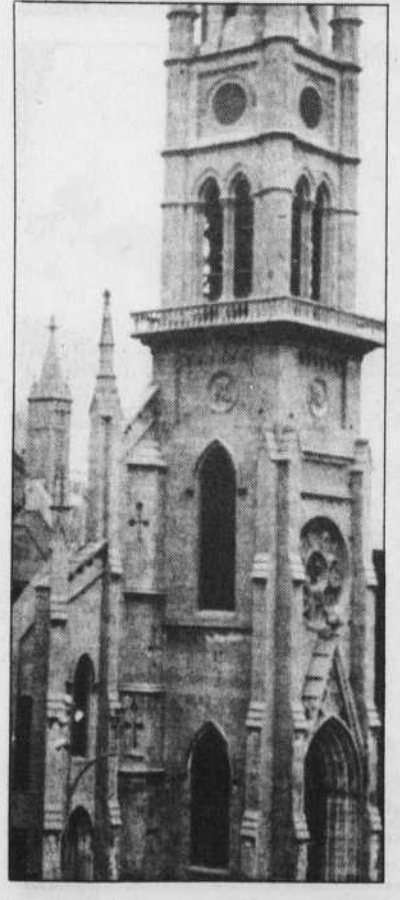
L'élément déclencheur se produisit un matin de novembre 85, en pleine campagne électorale. Le premier ministre Pierre-Marc Johnson annonce que le Québec vient de « gagner le sommet », à savoir, sa parti-

icipation au sommet des pays francophones, projet en chantier depuis des années, auquel M. Morin a été associé de près. Au début, il pense à ne faire qu'un dossier sur cette pièce capitale de la stratégie québécoise, un peu comme il l'avait fait, 15 ans auparavant, dans *Le Pouvoir québécois* et dans *Le Combat québécois* (aussi publiés chez Boréal). Vite, il s'aperçoit qu'il ne peut traiter du sommet sans parler de son « ancêtre », l'Agence de coopération culturelle et technique, ni des premières

Suite à la page D-6



Les presses universitaires à un tournant décisif



PUL, PUM, PUQ: peut-on être à la fois « savant » et populaire?

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

DANS CES chasses gardées où ces tours d'ivoire que nous semblent, de l'extérieur, les presses universitaires, s'opèrent depuis peu des changements importants provoqués, en grande partie, par les coupures budgétaires décriées à Québec comme à Ottawa, qui auront eu de profondes répercussions sur nos universités. Mais, alors que des signes de centralisation se manifestent du côté du Canada anglais (les Presses de McGill et de Queen's se sont, en effet, fondues et sont dorénavant produites, promues et distribuées par les Presses de l'Université de Toronto), au Québec francophone, la tendance opposée prévaut toujours et chacune des presses universitaires défend jalousement ses prérogatives en ce domaine.

Logées dans une ancienne conciergerie d'allure bourgeoise, boulevard Édouard-Montpetit, les Presses de l'Université de Montréal — fondées en 1962 et dirigées par Pierre Ste-

wart — donnent à qui les visite l'impression de se retrouver dans une vénérable institution. La réaction du visiteur est toute autre quand il se rend aux Presses de l'Université du Québec, nées à la fin des années soixante et installées dans des locaux on ne peut plus modernes, boulevard Laurier, à Québec, où Jacki Dallaire, l'un des plus jeunes directeurs de l'histoire des presses universitaires, a vite fait impression — lorsqu'il entre aux Presses de l'Université Laval, en opération depuis 1950, que Marc Boucher et Jacques Chouinard, respectivement directeur général et directeur des publications, ont radicalement transformées en quelques années seulement, au point qu'elles sont aujourd'hui rentables !

Ce qui saute aux yeux dès l'abord, c'est le dynamisme dont font preuve les directeurs des presses sises à Québec. On s'attendrait peu, en effet, à trouver un pareil sens de l'innovation au coeur d'une ville qui dépend autant de l'appareil de l'État. Les directeurs Boucher, Chouinard et Dallaire font figure d'entrepreneurs audacieux et débordant d'imagination plutôt que de fonctionnaires désabusés. Le changement de cap qu'ils ont

imposé à leurs presses aura déjà porté fruit en assurant leur relance grâce, entre autres, à de nouvelles politiques de diffusion et de vulgarisation scientifiques qui leur auront valu de nouveaux lecteurs.

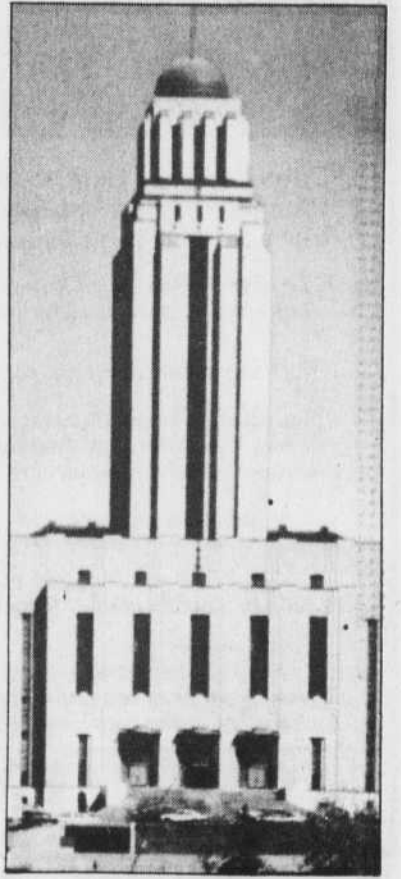
Tant à Montréal qu'à Québec, les presses universitaires lorgnent maintenant du côté d'un public « éclairé » certes, mais non pas uniquement universitaire, bien que leur mission première reste la même qu'à l'origine : diffuser, en s'appuyant sur des critères d'excellence, le savoir produit dans leurs institutions respectives. De plus en plus, chacune des presses tente de nouvelles expériences, identifie des marchés cibles, s'oriente vers la production d'ouvrages dits pédagogiques ou de « manuels » universitaires (au sens le plus large du mot), réduit ses coûts d'opération et de production, investit dans des projets susceptibles d'attirer un plus grand nombre de lecteurs et évite de produire trop de monographies spécialisées.

Cette remise en question aura pu être favorisée par la participation des presses à différentes associations (telles l'Association québécoise des presses universitaires, l'Associa-

tion des presses universitaires canadiennes et même l'Association des éditeurs canadiens) qui leur assurent une plus grande concertation, les aident à mieux faire valoir leurs points de vue auprès des gouvernements et des organismes gouvernementaux, leur fournissent des statistiques et même un fichier central fort utile — dans la mesure où elles tirent des revenus non négligeables des commandes postales —, leur permettent d'être présentes collectivement et à des coûts réduits dans tous les salons et foires d'importance, tant au Canada qu'à l'étranger, et les aident à mieux sonder le marché comme à mieux répondre à ses attentes.

Avec un chiffre d'affaires légèrement inférieur à un million de dollars, les PUL et les PUQ sont, de toute évidence, sur la voie du succès. Déjà, les PUL ne sont plus subventionnées par l'Université Laval, sinon accessoirement. Cela, grâce à leur association avec la librairie des PUL, outil essentiel de diffusion, qui relève également de la direction de Marc Boucher. En fait, l'entreprise conjointe, dont le budget total s'élève

Suite à la page D-6



FRANCE DUCASSE
LA DOUBLE VIE DE
LÉONCE ET LÉONIL
LES HERBES ROUGES ROMAN

200 pages — 16,95\$

FRANCE DUCASSE
LA DOUBLE VIE DE LÉONCE ET LÉONIL

• « C'est un petit chef-d'oeuvre, une bombe littéraire qui mériterait d'exploser un peu partout ».
• « Le ton est neuf, unique, inoubliable ».

Réginald Martel, *La Presse*

LES HERBES ROUGES ROMAN DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES



LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

La Rencontre des écrivains

LA QUINZIÈME « Rencontre québécoise internationale des écrivains » se tient depuis hier à Montréal. Pour souligner ces 15 ans d'existence, les organisateurs de la Rencontre ont remis à l'affiche le thème « Écrire l'amour ». Cette question est inépuisable, disent Jean-Guy Pilon et son équipe, qui définissent ainsi le sujet : « De la séduction à la générosité, du désir à l'altruisme, l'amour n'est-il pas totalement contenu dans l'acte créateur ? En ce cas, l'écrivain ne serait-il pas l'amoureux absolu ? »

Quinze écrivains du monde et une trentaine d'écrivains québécois ont été invités à participer à l'événement. Entre autres, Christian Hubin (Belgique), Tahar Ben Jelloun (Maroc), Valère Novarina (France), Pierre-Jakez Hélias (Bretagne), George Lisowski (Pologne), Hans Christoph Busch et Peter Schneider (Allemagne), Sun Axelsson (Suède), Vénus Khoury-Ghata (Liban), Gerardo Mello Mourao (Brésil) et Eugène Savitzkaya. Parmi les invités du Québec, mentionnons les noms d'André Ricard et Pierre Morency, Jacques Godbout et Madeleine Ouellette-Michalska, Louise Maheux-Forcier, Daniel Gagnon, Michel Gay, Noël Audet, Monique LaRue, Nicole Brossard, Lise Gauvin, Guy Gervais, Lise Harou, France Théoret, Nicole Houde, Christine Brouillet et Paul-André Bourque, qui animera les débats.

Lecture publique

À L'OCCASION de la Rencontre des écrivains et dans le cadre des événements

du 10e anniversaire de l'Union des écrivains, une soirée de lecture publique sera présentée à la Bibliothèque nationale, ce dimanche 26 avril. Cette soirée mettra en vedettes quelques invités de la Rencontre des écrivains, dont Pierre-Jakez Hélias, George Lisowski, Vénus Khoury-Ghata, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon et Pierre Morency.

Au Salon du livre de Québec

LE SALON du livre de Québec, qui a pris pour thème cette année « Le plaisir de lire », sera le lieu de la remise de plusieurs prix littéraires, entre le 28 avril et le 1er mai. On remettra le prix Robert-Cliche des éditions Quinze pour le roman (28 avril), le prix Octave-Crémazie de Leméac pour la poésie (29 avril), le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle (30 avril), le prix Belgique-Canada du Conseil des arts (30 avril), le prix du Lieutenant-Gouverneur pour jeunes auteurs (1er mai) et le prix de littérature de jeunesse du Conseil des arts du Canada (1er mai).

Festival national du livre

LE FESTIVAL national du livre se tient partout au Canada dès aujourd'hui et jusqu'au 2 mai. Nos lecteurs trouveront un aperçu des activités du festival dans nos pages culturelles ces jours-ci, où seront aussi publiés les textes des gagnants du concours de comptes-rendus littéraires. Les gagnants de ce concours sont Lucie Côté, de Montréal, pour une critique du roman de Pierre Nepveu, *L'Hiver de Mira Christophe*, Dorothy Leigh-Lizotte, de Repentigny, pour un texte sur *Pop Corn*, de Louise Leblanc, Jean-François Dowd, de Saint-Jean, pour une critique du livre de Jacques Boulterice, *Apparence*, et le jeune

Jonathan Dupuis, âgé de huit ans, de Trois-Rivières, pour un compte-rendu de l'album de Gilles Gagnon, *Un fantôme à bicyclette*. Chacun de ces gagnants recevra du Conseil des arts du Canada un lot de 100 livres québécois.

Prix littéraire de l'Outaouais

LE PRIX Henri-Desjardins 1987 a été attribué dans deux catégories, soit roman et poésie, puis essais. Ce prix attribué à des écrivains de l'Outaouais est allé au poète Jacques Michaud pour son recueil *Tous Bords, tous côtés* (éditions du Vermillon) et à l'essayiste Germain Dion pour son ouvrage intitulé *Une tornade de 60 jours, la crise d'octobre 1970 à la Chambre des communes* (éditions Asticou).

La Société des écrivains

UN DÎNER-RÉCITAL de prose réunira, ce soir, les membres de la Société des écrivains à Montréal. Les comédiens Joanne Côté et Jean-Louis Roux liront des textes d'une quinzaine d'écrivains, dont Robert Baillie, Marguerite Beaudry, Claude Beausoleil, Jean Ethier-Blais, Jean-Paul Daoust, Claire de Lamirande et Marie José Thériault. L'événement est ouvert au grand public. Le récitation, précédé d'un buffet, est présenté au Grand Hôtel (777, rue University). Les billets sont de \$ 25 pour les membres de la SEC et de \$ 30 pour les non-membres. La soirée débute à 18 h 30 par un cocktail.

L'Association des traducteurs littéraires

À L'OCCASION du Festival national du livre, l'Association des traducteurs littéraires (ATL) organise diverses

rencontres. Le 28 avril à midi, deux ateliers-rencontres aux cégeps Ahuntsic et Édouard-Montpetit, animés respectivement par Michel Buttiers et Robert Paquin. Le 29 avril à 20 h, à la Bibliothèque publique juive (5151, chemin de la Côte-Sainte-Catherine), Régine Robin prononce une conférence intitulée : « Traduire le yiddish : travail de deuil ou reconnaissance culturelle ? ». Le 30 avril à 20 h, à l'Institut Simone-de-Beauvoir de l'université Concordia (2170, rue Bishop), une soirée de conversation littéraire « dans l'intimité des mots » avec Mary Meigs et Yvonne Klein. Le même jour à la même heure, à l'auditorium de la Bibliothèque nationale du Canada (395, rue Wellington, à Ottawa), une table ronde explorera l'aspect politique de la tradition littéraire dans un pays bilingue et multiculturel. Les intervenants seront Sheila Fishman, David Homel, Alberto Manguel, Seymour Mayne et Paul Wilson.

LES ONDES LITTÉRAIRES

À la télévision de Radio-Canada, demain à 13 h, l'invité de Denise Bombardier à Rencontres est l'écrivain et journaliste français Jean-Marie Domenach.

Au réseau de Télé-Métropole, demain entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau Quatre Saisons, demain à 22 h, *Les Dimanches de Clémence* portent sur la littérature et la télévision. L'animatrice Clémence Desrochers reçoit les nouvellistes Michel Francis Lagacé (*Faëties*, XYZ) et Micheline La France (*Le Fils d'Ariane*, La Pleine Lune), ainsi que Claude Jasmin (*Une saison*

en studio, Guérin littérature) et Suzanne Lévesque de CKAC.

À TVFQ (câble 30), demain à 21 h 30, *Apostrophes* a pour thème « Les fêtes du corps ». Bernard Pivot reçoit Évelyne Sullebot, Brigitte Lahaie, Ysabelle Lacamp, André Pieyre de Mandiargues, Francesco Alberoni et Cyril Collard. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

À Radio-Canada vers 23 h, après *Les Beaux Dimanches*, Francine Marchand et Daniel Pinard animent le magazine culturel *La Grande Visite*. Les invités sont Rita Lafontaine, Jean Drouin et Frédéric Bach.

À la radio MF de Radio-Canada, le lundi 27 avril à 16 h 30, l'émission *La Séduction explore* « l'imaginaire et le star system ». Claudette Lambert reçoit Nicole Brossard, poète, et Denis Héroux, producteur de cinéma.

Au réseau de Radio-Québec, à l'émission *Télé-Services*, à 18 h 30, Louise Faure reçoit un écrivain par semaine.

Au réseau Vidéotron (câble 9), lundi à 21 h 30, *Écriture d'ici*, animé par Christine Champagne et Marcel Rivard. L'émission est reprise le mardi à 13 h 30 et le dimanche à 10 h 30.

À la radio AM de Radio-Canada, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

À la radio MF de Radio-Canada, du lundi au jeudi à 16 h, Gilles Archambault présente le magazine d'actualités littéraires *Libre Parcours*.

À la radio MF de Radio-Canada, le mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime *En toutes lettres*, le magazine d'actualité de la littérature québécoise, réalisé par Raymond Fard.

À la radio MF de Radio-Canada, le mercredi à 22 h, Jean-Pierre Myette anime la série *La Pensée captive*. Cette semaine, Wilhelm Schwartz parle de Jurek Becker. L'émission est réalisée par André Major.

Suzanne Jacob La passion selon Galatée



Suzanne Jacob
La passion selon Galatée
roman
240 pages
19,95\$

Photo: Suzanne Langevin

Dans l'âme de Galatée, toute une panoplie de cicatrices. Comme des tatouages. Plongée dans un "western mythologique", Gala se débat afin d'assurer sa survie. Elle cherche farouchement à être séduite.

"Le livre de Suzanne Jacob est un roman envoûtant qui a pour sujet la représentation de soi ou, si vous aimez mieux, la séduction."

Jean Royer / Le Devoir

"(...) un roman troublant, profond, nécessaire."

Gilles Marcotte / L'Actualité

"La passion selon Galatée, c'est une rencontre avec des personnages féminins très forts, très beaux. C'est une conversation imaginaire avec Jean-Luc Godard; c'est tout un univers dans lequel Suzanne Jacob nous entraîne."

Christiane Charette / Bon Dimanche

"Une écriture moderne, neuve, tant dans la forme que dans le ton. Un roman passionnant!"

Georges Hébert-Germain / CKAC

"Gala ou Galatée. Du réel à l'imaginaire et jusque dans la folie, voilà une femme qui ne laisse surtout pas indifférente. (...) Suzanne Jacob a l'art de nous garder en haleine jusqu'à la fin."

Anne-Marie Voisard / Le Soleil

"(...) des phrases courtes, un style direct, dépouillé, mais qui dit toujours l'essentiel. Et puis une force de prospection qui lui permet de mettre à nu ses personnages dans leurs motivations qu'ils pourraient croire les plus secrètes."

André Gaudreault / Le Nouvelliste

S E U I L

LES PETITS FORMATS CHEZ VLB

- L'Amélanchier, de Jacques Ferron - 7,95\$
- Le plaisir de la liberté, de Pierre Bourgault - 3,95\$
- Maryse, de Francine Noël - 9,95\$
- L'héroïne, de Léon Weinigel - 7,95\$



vlb éditeur La petite maison de la grande littérature

1945 La guerre froide commence...



Quand l'Histoire nous renvoie au présent... EDITIONS COMPLEXE L'histoire en poche

Le XIXe siècle: La bourgeoisie triomphe.



Quand l'Histoire nous renvoie au présent... EDITIONS COMPLEXE L'histoire en poche

Le système communiste peut-il se libéraliser?



Quand l'Histoire nous renvoie au présent... EDITIONS COMPLEXE L'histoire en poche

Distribution en librairie: Diffusion Dimédia

Robin Norwood

CES FEMMES QUI AIMENT TROP

La radioscopie des amours excessives

Si vous vous retrouvez toujours ensorcelées par des hommes qui ne vous aiment pas ou ne savent pas vous aimer... Ce livre est fait pour vous!

COLLECTION PARCOURS dirigée par Josette Stanké



LE BEST-SELLER N°1 AU QUÉBEC

Stanké

La reconstitution de tableaux d'époque

Des dialogues qui s'entendent entre «Le Parc des Braves» et «Le Crime d'Ovide Plouffe»

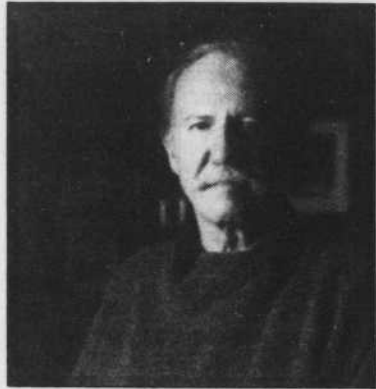
LETTRES QUEBÉCOISES

DU SOUFRE DANS LES LAMPIONS
André Bruneau
Guérin, Montréal, 1987, 287 pages

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

ÇA COMMENCE comme dans les romans de grandes familles qui nous faisaient rêver dans l'enfance. Imaginer. Un arrière-grand-père juge, qui se mêle d'affaires et de politique, mène un grand train de vie dans un manoir de Vaudreuil où il organise, avec sa frivole épouse, des fêtes qui font envie ou prêtent au scandale.

Voyons le domaine où les boiseries sont importées d'Afrique, «les marbres d'Italie et la robinetterie de France»; domaine flanqué d'un «guest house», d'un «coach house», dans requérant les soins de deux jar-



André Bruneau

d'un grand tennis, de somptueux jardins, et nous comprendrons que nous entrons de plain-pied dans une de ces demeures légendaires où logeait la bourgeoisie québécoise du début du siècle. Ajoutons à cela que la propriété de Brookwood a d'abord porté le nom de Boisruiseau, et nous commencerons à saisir pourquoi

l'auteur, André Bruneau, ouvre son roman *Du soufre dans les lampions* par les mots : «Je suis né à l'âge de six ans, dans une église parfumée d'encens, sous un soleil radieux, comme peuvent en témoigner les dizaines d'invités qui assistaient à ma première communion.»

Nous donnera-t-on le classique récit d'apprentissage d'un fils de bonne famille éduqué dans le respect de Dieu, de l'argent et des Anglais? De prime abord, tout porte à y croire. Le frère de l'aïeul est un archevêque de haute stature dont l'omnipotence incline au respect. Son fils Arthur, propriétaire d'une maison de courtoise, a le talent d'épouser Victoria, jeune fille riche de Westmount, qui lui donnera deux enfants nommés Charles et Olympe, avant de s'aller pour le reste de ses jours dans une chambre remplie de fioles et d'onguents.

Mais voilà que l'écrivain vient briser un trop parfait arrangement. Le côté cour l'emportera désormais sur le côté jardin. On apprend que la dé-

pouille mortelle de l'aïeul fut cueillie clandestinement à la porte des cuisines de l'hôtel Windsor où, sous un faux nom, «monsieur le juge» louait régulièrement une chambre afin d'y rencontrer sa douce amie. Également que Charles, l'héritier en droite ligne, et père du narrateur, épousa une fille d'ouvrier, fut exclu de l'héritage et se retrouva bientôt simple soldat des forces armées canadiennes.

L'enfant est subitement projeté dans un autre monde. Après l'univers douillet de Brookwood, voici l'arrivée au plateau Mont-Royal où règne la violence qui oppose les «Blokés» aux «Pea Soups», et où une seule classe compte à elle seule plus d'élèves que toute l'école de Vaudreuil. Après les gestes dictés par la bienséance et les baisers freinés par la pudeur, voici qu'entrent dans la nouvelle maison une grand-mère riche et une tante sexy, qui reposent des soupirs souffreteux de Victoria et des grands airs d'Olympe.

Ensuite, la vie suit son cours, sans plus se préoccuper d'imiter les romans. Ou alors, s'il y avait emprunt, ce serait plutôt du côté des téléromans ou des séries télévisées, quelque part entre *Le Parc des Braves* et *Le Crime d'Ovide Plouffe*. L'enfant grandira, étudiera, rêvera à Lily Saint-Cyr aperçue au théâtre Gayety, se fiancera à Simone, connue dans un *slow* mené aux accents de «Star Dust». Puis on travaillera tout à tour comme caissier dans une banque, vendeur de valeurs mobilières, enquêteur dans une société de perception, tandis que la mère verra les 64 sous hebdomadaires donnant un titre de propriété sur deux marches de l'escalier de pierre conduisant à la grande nef de l'oratoire Saint-Joseph où l'on s'étonnera plus tard de ne pas voir son nom gravé.

André Bruneau excelle dans la reconstitution de tableaux d'époque et l'analyse de mœurs. Il manie l'humour avec art, alliant la précision de l'écriture à la finesse de l'observa-

tion. Mais le livre ne tient néanmoins pas toutes ses promesses. La faiblesse des dialogues, qui tirent un peu fort du côté des téléromans, rompt le charme d'une narration qui aurait pu se suffire à elle-même.

On sent que l'auteur donne le meilleur de lui-même lorsqu'il s'approche de l'autobiographie et de l'essai, et le pire lorsqu'il oscille entre la Bible et le lit. Je n'ai jamais compris pourquoi certains auteurs nous imposent des scènes de masturbation qui n'intéressent que leur ego, Freud ou leur confesseur. Mais il y a ce dévouement qui incline à l'indulgence, tout particulièrement cette dernière phrase qui illustre ce que l'auteur sait faire quand il écrit avec rigueur :

«... je réalisais qu'un hérétique n'était pas un non-croyant, mais quelqu'un qui croyait à autre chose, et que l'on ne pouvait pas croire à autre chose sans abandonner ce à quoi on avait cru. Entre ces distances ne se situait que le temps.»

L'intérêt de Voix & Images pour les aventures culturelles de notre société

Un admirable dossier sur le poète Jacques Brault

LES REVUES

CHANTAL GAMACHE

EN PLUS de nourrir et de représenter l'activité intellectuelle des chercheurs, penseurs et enseignants des institutions de haut savoir, les revues universitaires devraient s'inscrire dans les cheminements culturels d'une société. On pourrait souhaiter qu'elles servent de lieu de circulation de la connaissance et de la réflexion, qu'elles établissent une espèce de dialogue implicite avec la société d'où elles émergent. Le numéro 35 de *Voix et Images*, revue du département d'études littéraires de l'UQAM, joue doublement ce rôle. Il est constitué de deux dossiers, de ce point de vue, fort pertinents : plusieurs pages sur le poète québécois Jacques

Brault et les actes du colloque sur «La question des revues».

Ce numéro reproduit, en écho, les accents les plus denses, les plus empreints de gravité de notre poésie. Notons que l'ensemble des textes de ce dossier est parsemé de miniatures du peintre-poète, des monotypes inédits, tirés pour la plupart d'une série intitulée «Les airs de famille», dont l'un orne la page couverture.

Après quatre courts essais de Jacques Brault, des «essais miniatures» : André Brochu, de l'Université de Montréal, responsable de ce dossier présente brièvement le poète polyvalent et les études qui suivent.

Robert Melançon, lui-même poète et professeur à l'Université de Montréal, s'entretient avec Jacques Brault. Cette conversation est une réflexion sur les rapports entre la

poésie et le langage, sur l'écriture comme croyance. L'écrit «est une façon, je ne dirais pas simplement de magnifier, mais d'éterniser l'instant qui reste fugitif [...]», dit-il. «C'est quelque chose en laquelle on croit.»

La première étude, intitulée «La poésie dans la prose, ou le clochard illuminé», est d'André Brochu. Il présente l'oeuvre en prose du poète où règne «une atmosphère apparente de morbidité». Il démontre comment «l'exigence intérieure», la sublimation, éclaire «par en dessous» cette pénombre, comme la poésie pénètre la prose de l'écrivain et la transfigure.

Dans l'analyse suivante, Michel Lemaire, de l'Université d'Ottawa, s'attarde au poète-essayiste. Il insiste sur la diversité des champs d'écriture qui caractérisent son oeuvre tout entière et les différents blocs qui la constituent. Considérant Brault comme un critique non conventionnel, il examine la présence du sujet d'énonciation dans ses essais. On n'y entend plus «que la voix de l'auteur qui nous parle, en toute amitié, pour parler, pour ne rien dire, pour maintenir ce fil tenu entre les hommes».

«Poésie de novembre», un texte riche, à l'écriture presque lyrique, de Gilles Marcotte, de l'Université de

Montréal, converse avec la poésie de Jacques Brault. Apparemment «vouée à la simplicité, au naturel, [...] elle évoque la chaleur d'une communion fraternelle, puis s'enfonce dans un étrange malaise, un *no man's land* d'après solitude». Elle semble «refléter le manque du monde, le manque de la vie, le manque du bonheur». Puis, l'auteur remarque que la poésie de Brault s'est peu à peu éloignée du «nous des aspirations collectives, [...] pour se concentrer de plus en plus sur le filet de voix» qu'il associe interrogativement à «l'histoire intime du Québec».

Dernière étape de ce dossier, précédant une bibliographie du poète, le témoignage d'un de ses étudiants, Jean-Claude Brochu, de l'Université de Montréal. «Les essais et les cours de Jacques Brault répondent d'une attitude critique qui ne se réalise pleinement que dans le langage.» Encore là, comme professeur, Brault reste fidèle à lui-même, à sa relation au langage, à la parole.

La seconde partie de ce numéro de *Voix et Images* porte sur la question des revues. Ce document renseigne sur l'existence, l'histoire et l'orientation des revues universitaires francophones : *Études littérai-*

res, de l'Université Laval; *Études françaises*, de l'Université de Montréal; *Voix et Images*, de l'UQAM; *La Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, de l'Université d'Ottawa.

Ce numéro de *Voix et Images* marque son intérêt pour les aventures culturelles de notre société,

tant sur le plan de la production littéraire que sur celui des instruments institutionnels de travail et de réflexion. Le dossier Jacques Brault est très agréable à lire et stimulant. Un certain nombre de lecteurs le savent déjà puisque ce numéro est épuisé. Cependant, patience ! Une réédition le rendra disponible sous peu.

Prix du Conseil des arts

LE PRIX Canada-Australie du Conseil des arts pour 1986 a été attribué cette année à l'écrivain et romancier australien Rodney Hall. Ce prix annuel est décerné alternativement à un écrivain canadien et à un écrivain australien de langue anglaise, pour l'ensemble de son oeuvre. En 1985, le Canadien Jack Hodgins avait mérité le prix.

L'Australien Rodney Hall est né en 1935 et il est l'auteur de 23 livres :

trois romans, 11 recueils de poésie, deux biographies, six anthologies et une histoire photographique de l'Australie. Il a en outre été comédien et musicien professionnel.

— Jean Royer



Par l'auteur de *La note de passage*

François Gravel
BENITO

Sur un thème tout à fait différent, François Gravel confirme avec *Benito* un talent exceptionnel de romancier.

Vol. de 200 pages, 14,95\$

BORÉAL

ISBN 2 89091 068 7

EN LIBRAIRIE DES LE 5 MAI

MEURTRE DANS LA NUIT

Diffusion en librairie: Dimedia

9,95 \$

de Margaret Atwood

27 nouvelles fascinantes, déroutantes et souvent amusantes.

les éditions du remue-ménage inc.

LE ROMAN VÉCU D'UNE GÉNÉRATION

Hervé Hamon
Patrick Rotman

GENERATION

Les années de rêve

29,95\$

S E U I L

Madeleine Ouellette-Michalska

L'Amour de la carte postale

QUÉBEC/AMÉRIQUE

QUÉBEC/AMÉRIQUE

L'Amour de la carte postale
de Madeleine Ouellette-Michalska

Un essai capital sur la façon dont la différence — géographique, ethnographique, sexuelle — est codée, interprétée, voire prescrite par la philosophie, l'économie, le langage des groupes dominants.

260 pages, 17,95\$

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Le Moyne Picoté
de Agnès Guitard

Des événements inattendus et profondément bouleversants s'enchaînent neuf cents jours durant, et Agnès Guitard réussit avec une remarquable finesse psychologique à ressusciter sous nos yeux les acteurs d'une exceptionnelle histoire.

469 pages, 19,95\$

Agnès Guitard

LE MOYNE PICOTÉ

roman

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Portrait du Québécois au repos

Le public consomme la culture mais les artistes restent pauvres

LES ESSAIS

LES PRATIQUES CULTURELLES DES QUÉBÉCOIS : UNE AUTRE IMAGE DE NOUS-MÊMES collectif sous la direction de Jean-Paul Baillargeon Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 388 pages.

LORI SAINT-MARTIN

EN MARCHÉ vers la société de loisirs qu'on nous promet depuis un moment, comment vivons-nous, comment jouons-nous ? Par ce livre, l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) invite les gens à réfléchir sur cet ensemble de pratiques qu'on appelle « culturelles et de loisir ».

Dans 16 articles, 19 auteurs — 17 hommes et deux femmes — rendent compte d'une grande variété de pratiques : le livre, la presse, les arts vi-

suels, le théâtre, la musique (la grande et l'autre), la danse et le cinéma ; mais aussi la radio, la télévision, le patrimoine, les archives, l'industrie touristique, le sport, les activités de loisir. En dernier lieu, Jean-Paul Baillargeon tente une synthèse des thèmes récurrents.

Chaque auteur traite, pour son secteur, de la période 1971-1985. La plupart des essais comportent un mini-historique, un état présent, un pronostic et quelques recommandations. Cela donne un ouvrage sérieux et fort stimulant, à la fois pour le contenu de chaque article et pour les questions plus générales qui s'imposent après lecture de l'ensemble.

Par le choix de traiter aussi bien des humbles loisirs quotidiens que des grandeurs vertigineuses de l'Art, on a évité l'élitisme. Lancer et compte vaut bien l'Opéra de Montréal... La diversité des pratiques couvertes fait la richesse de l'ouvrage en même temps qu'elle contribue à un certain morcellement du propos : on met sur le même pied deux mondes fort différents, culture et loisir.

Du côté des loisirs, Gilles Pronovost retient, comme caractéristiques majeures de l'évolution des dix dernières années, l'accroissement spectaculaire des pratiques sportives et socio-éducatives ainsi que le « déclin relatif » du cinéma et de l'écoute de la radio MA. L'industrie touristique, en pleine crise, devrait être modernisée par des investissements mas-

sifs (Jean Stafford et Marcel Samson).

Bilan global des activités culturelles : tous les domaines sont florissants — et vulnérables. Le marché québécois est restreint et fragmenté ; bien souvent, nos oeuvres passent mal la frontière. De plus, au Québec même, la concurrence américaine (cinéma, télévision, chanson) ou française (livre) gruge la part des artistes d'ici.

Il faut voir les *mass-media* comme de véritables industries, dont les intérêts ne recourent pas toujours ceux de la culture. Ainsi, la liberté de presse est devenue une « liberté d'entreprise » (Claude Martin et Roger de la Garde citant L. Falard). À la télévision, des conflits naissent au sein d'un système « où l'on attribue des objectifs culturels à des entreprises privées qui doivent fonctionner (puisque elles ne vivent que de revenus publicitaires) fonctionnent selon les lois du marché » (Hélène Cantin).

De pratiques culturelles à industries culturelles, donc, il n'y a qu'un pas, que certains franchissent allégrement, tandis que d'autres protestent contre ce désir de « réduire les créateurs au rôle de producteurs d'objets vendables, taxables, exportables, libre-échangeables », selon l'expression de Denys Morisset. Ce dernier ajoute : « Tentez de vous imaginer la tronche de Van Gogh ou de Matisse rédigeant une demande de subvention... »

Justement, l'État hante tous les textes portant sur les activités culturelles. C'est en même temps le principal bailleur de fonds et l'autorité qui impose un certain nombre de normes artistiques, d'où l'ambivalence des créateurs à son égard.

Tous décrivent un véritable scandale : la pauvreté des artistes. Quarante pour cent des écrivains québécois et la moitié des artistes visuels gagnent moins que l'équivalent du salaire minimum ; les danseurs et les musiciens sont encore moins bien rémunérés. Il faut admirer la ténacité et le désintéressement de bon nombre de ces créateurs et leur souhaiter d'obtenir rapidement de meilleures conditions de vie.

Dans la majorité des essais, donc, on crie famine, chiffres à l'appui : « l'assiette à subventions n'est pas suffisante pour le nombre de convives » dans le domaine du théâtre (Guy Beaulieu) ; « En Europe, les gouvernements subventionnent tout » dans le cas des orchestres (Laurent Duval citant Pierre Béique) ; l'État doit « continuer et augmenter son aide à la production de films » (Réa la Rochelle). Toutes les bouches sont ouvertes, toutes les

mains tendues, chacun sait démontrer que c'est son secteur à lui qui est le parent le plus pauvre.

Un même paradoxe sous-tend tous ces appels à l'État : la qualité coûte cher mais on ne peut l'acheter. Les artistes ne doivent pas perdre de vue la réalité économique, soit, mais suffit-il de grossir les budgets pour assurer une production de haut niveau ? Par ailleurs, on voudrait que l'État ramasse la facture de la culture sans poser aucune condition ; mais n'a-t-il pas intérêt plutôt à récompenser ceux qui l'appuient à leur tour, qui tiennent le discours de l'ordre ? Dans un régime où triompherait l'« art officiel » (Denys Morisset), comment les voix neuves, contestataires ou marginales, parviendraient-elles à se faire entendre ?

De ces textes se dégagent nombre d'interrogations essentielles. Qu'est-ce que la qualité et comment l'obtenir ? Quel rôle l'État et le secteur privé doivent-ils jouer dans le secteur culturel ? Pour quels publics travaillent les artistes et qu'espèrent-ils retirer de leur travail ? Le débat est ouvert. Aux artistes comme aux spectateurs de prendre parti.

La poésie n'est pas une science mais une parole

LE TOMBEAU D'ADÉLINA ALBERT Robert Yergeau Éditions du Noroît 1987, 68 pages

QU'EN CARAPACES DE MES PROPRES AILES Raymond Martin avec une eau-forte de Michel Casavant éditions Triptyque 1987, 70 pages

JEAN ROYER

PLUSIEURS POÈTES québécois, ces dernières années, ont succombé à la tentation de la poésie savante et y ont perdu leur voix. Ils se sont mis à écrire pour les autres poètes plutôt que pour un public lecteur à qui communiquer leur propos. Mais la poésie ne peut pas se contenter d'être « savante » et de se confiner dans une zone qui serait celle de l'« intertexte ». La poésie n'est pas un jargon, c'est une parole accomplie qui cherche à communiquer. Ce qui ne lui enlève ni l'intelligence de s'écrire ni l'émotion de se faire.

Robert Yergeau est un de ces poètes-professeurs qui se sont fait happer par l'idée de la poésie savante. Dans ses derniers recueils, il semblait vouloir nous expliquer ses découvertes, ses redécouvertes (par des collages à la manière des surréalistes) et même ses recettes. C'était, en quelque sorte, « le poème, mode d'emploi », pour employer un de ses titres.

Dans son avant-dernier recueil au Noroît, *L'Usage du réel* suivi de *Exercices de tir*, Yergeau perdait sa voix de poète. Cette « perte » s'est effectuée peu à peu d'un recueil à l'autre, ces dernières années. Pourtant, avec *L'Oralité de l'émeute*, paru chez Naaman en 1981, Yergeau avait commencé brillamment à s'inventer une voix de poète. Elle s'écrivait à même celles de ses aînés mais on y entendait des accents personnels.

Aujourd'hui, avec la publication de son dernier recueil, *Le Tombeau d'Adélina Albert*, Robert Yergeau renoue avec cette voix qui nous émeut. Le voici enfin aux prises avec sa propre parole, son destin à lui, son chant profond. C'est une réflexion sur la mort qui anime ce recueil, comme l'indique son titre. Mais le propos s'avère plus vital et même plus vita-

liste que morbide.

On retrouve dans *Le Tombeau d'Adélina Albert* des accents nostalgiques qui rejoignent ceux de Jean-Paul Daoust dans *Dimanche après-midi* (Écrits des Forges) sur la mort de son père. Mais il y a aussi chez Yergeau une interrogation métaphysique qui rejoint le ton du journal intime. Ce style, qui cherche à se placer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des choses, reste bien de notre époque. Cette façon de dire fait partie de notre « modernité ».

Cependant, Robert Yergeau n'abuse pas de procédés et dépasse les tics d'écriture, dans son dernier recueil. Il laisse parler sa voix, parfois maladroitement mais toujours juste. L'influence surréaliste qui donnait son élan à la poésie de Yergeau a été bien assimilée. Dans *Le Tombeau d'Adélina Albert*, la poésie se refait une mémoire.

Cette mémoire, c'est la mémoire de vivre, comme l'écrit le poète à la fin du livre : « Mère/ alors que ma voix ne vous parvient déjà plus/ je continue de respirer par toutes les blessures/ de notre temps inquiet/ seul admirable/ Mère/ ce que vous avez vécu/ me tient lieu désormais de mémoire. »

Si le lyrisme de Yergeau passe par l'amour et la mémoire, la poésie de Raymond Martin révèle une grande maîtrise de l'ellipse et d'un surréalisme du quotidien.

Qu'en carapaces de mes propres ailes est le livre d'un poète étonné et étonnant, dont la lucidité face au réel nous renvoie à l'image même de chaque mot. Cette poésie incisive apparaît à certaines pages comme un prolongement figuratif de la poésie exploratoire de Gauvreau. Martin, cependant, résiste au jeu de mots et au son gratuits. Il s'accroche au sens possible, il ancre sa métaphore dans le concret. Sa poésie ne délire pas, elle *dé-lyre*.

Raymond Martin est, lui aussi, à sa manière, un poète métaphysique, qui pose la question du destin à même l'évidence de l'instant. Ses notations brèves mais denses renouent avec la liberté des moralistes. Certains de ses poèmes sont de véritables aphorismes. D'autres nous proposent des tableaux inoubliables qui déchirent notre écran mental. « Te voilà/ l'oeil ouvert/ arraché au paysage », écrit le poète.

Après le succès de "La Bougainvillée" Voici LOUISON La nouvelle héroïne de Fanny Deschamps

Louison est née d'une heure exquise. Bâtarde non reconnue, elle est jeune et femme, frivole et charmante dans la France fastueuse du début du règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mais aussi France fragile sur le point d'être déchirée par la Révolution de 1789.

Fanny Deschamps vous fait découvrir ce XVIIIe siècle qu'elle connaît comme personne. Elle vous y mène par le bout du nez, vous séduit, vous enchante!



Louison 432 pages - 22,95 \$

Éditions ALBIN MICHEL



... et les grands formats!



142 pages - 9,95 \$



140 pages - 9,95 \$



114 pages - 9,95 \$



124 pages - 14,95 \$

Alain Fournier CIRCUIT FERMÉ

Cette pièce pour adolescents met en scène une jeune fille de quinze ans qui pense pouvoir se débrouiller toute seule en vivant de la prostitution. Sa fugue la confronte à des réalités qui sont à l'opposé de ses rêves d'indépendance. Ce texte est suivi d'un dossier pédagogique complet, à l'usage des enseignants. Une oeuvre théâtrale provocante, de qualité!

Théâtre Petit à Petit SORTIE DE SECOURS

Cette pièce présente cinq cas d'adolescents aux prises avec des difficultés de vivre propres à cet âge. L'éventail va du fugueur à la fille vivant une relation incestueuse avec son père. Ces cinq personnages se retrouvent à la Maison des Jeunes pour y réaliser une oeuvre collective. Ce texte est également suivi d'un dossier pédagogique. Un spectacle vivant, rempli de tendresse et d'humour.

Louise Anne Bouchard CETTE FOIS, JEANNE...

Cette fois, Jeanne... nous fait découvrir une femme dans sept situations différentes. Sept fois Jeanne, en compagnie de sept hommes différents, en commençant par le premier d'entre tous, le père! Un roman où se mêlent avec bonheur le monde de l'enfance et celui des adultes. Un ton neuf, empreint d'une belle naïveté, une écriture envoûtante, ducharmienne.

André Mathieu et Claude Grenier D'OÙ EST-CE QUE JE VIENS?

C'est bien là la question universelle, formulée ou non, à laquelle il est toujours très difficile de répondre. Peu d'adultes ont le courage de risquer une réponse "personnelle", fondée sur leur propre expérience. Cet ouvrage est le résultat de dix ans de recherches cliniques avec des enfants en grande difficulté de croissance. Cet ouvrage illustré est précédé d'une préface de Julien Bigras.

vib éditeur La petite maison de la grande littérature

Par l'auteure de LA CHAMBRE DES DAMES



Jeanne Bourin LES AMOURS BLESSÉS

« Je la vis, j'en fus fou. » C'est ainsi que commencent à Blois, en 1545, les amours d'une beauté de quinze ans, fille d'un riche banquier, et d'un jeune poète inconnu. Elle s'appelle Pierre de Ronsard. Amours nomme Pierre de Ronsard obstacles passionnés et semées d'obstacles. Ronsard est clerc tonsuré, il ne peut donc se marier. Cassandre épouse alors un jeune seigneur du voisinage. De serments en ruptures, de réconciliations en scandales, ces amours durèrent pourtant quarante ans, jusqu'à la mort du poète.

En librairie à 19,95 \$
Aux éditions Table Ronde/Lacombe

« Un grand roman policier. » (Le Soleil)

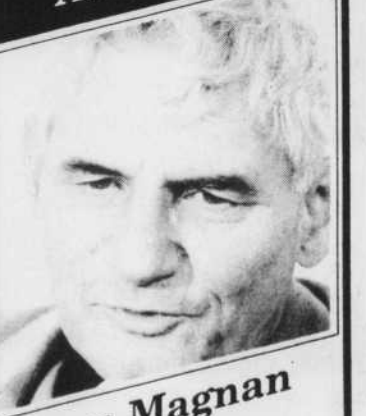


Chrystine Brouillet LE POISON DANS L'EAU

« Le poison dans l'eau est non seulement un grand roman policier (sans doute le premier à avoir été écrit par un auteur québécois), qui s'inscrit dans la grande lignée des romans de la grande lignée des Patricia Highsmith, des Alain Demouzon ou des Boileau-Narcejac; c'est aussi un grand roman d'amour, un roman de la passion, que l'on re- termine en sachant que l'on vient d'en apprendre un peu plus sur les motifs inavoués qui nous font vivre. » (Guy Cloutier, Le Soleil)

En librairie à 14,95 \$
Aux éditions Denoël/Lacombe

Par l'auteur de LA MAISON ASSASSINÉE



Pierre Magnan LA NAINÉ

« Une naine m'a aimé lorsque j'avais quatorze ans. Elle mesurait quatre-vingt-huit centimètres de haut. Elle se propulsait sur de grands pieds, ceux-ci s'étant normalement développés. Ses traits étaient mollement sculptés dans une sorte de saindoux livide... »

Chronique d'un été torride et roman d'apprentissage, tendre et douloureuse éducation sentimentale, *La Nainé* est sans doute le plus beau livre de l'auteur de *La maison assassinée* et des *Coumiers de la mort*.

En librairie à 19,95 \$
Aux éditions Denoël/Lacombe

Par l'auteure de LE LIVRE DES NUITS



Sylvie Germain NUIT-D'AMBRE

Le premier mort de l'après-guerre est un enfant, Petit-Tambour, tué dans la forêt par des chasseurs. Sa mère Pauline devient folle. Son père, Baptiste, si amoureux de sa femme qu'on l'appelle Fou-d'Elle, ne sait que pleurer. Leur second fils, Charles-Victor, dit Nuit-d'Ambre, n'a que cinq ans, se sent abandonné et se met à haïr, avec une violence extrême, son père, sa mère, son frère mort. Il se veut habité par la colère. Le roman est l'histoire de son voyage au bout du mal, jusqu'à ce qu'il rencontre l'Ange, et, comme Jacob, soit terrassé par lui.

En librairie à 19,95 \$
Aux éditions Gallimard/Lacombe

« Un roman mené de façon diabolique. »



Loup Durand DADDY

Le 18 septembre 1942, Thomas fête ses onze ans. Caché dans le sud de la France, protégé par des gardes du corps, pourchassé par les nazis, il n'est pas un petit garçon comme les autres. « Une merveille... presque un danger tant la mécanique fonctionne diaboliquement. Pour tant d'habileté, tant d'intelligence, il faut dire bravo! Au départ, un simple "thriller", mais très vite le récit prend une autre dimension. L'intelligence de ce récit est telle que chaque lecteur joue complètement la partie d'échec engagée. » (C. Hermary-Vieille, Le Figaro)

En librairie à 24,95 \$
Éditions Olivier Orban

Le 5e volume de la saga LOUISIANE



Maurice Denuzière L'ADIEU AU SUD

1929-1945: la Louisiane, du krach à la Seconde Guerre mondiale. Le pays des bayous, socialiste haut en couleurs? L'homme politique en couleurs? Huey Long. Parallèlement à la lente désagrégation des principes sudistes, due au progrès, à l'évolution des mœurs et aux aspirations des générations nouvelles, Osmond de Vigers, digne héritier des Cavaliers, s'éloigne lui aussi d'un Sud devenu méconnaissable.

En librairie à 24,95 \$
Éditions Denoël

Naim Kattan: «J'ai choisi Montréal pour vivre en français»

La littérature québécoise porte une dimension de l'homme tel qu'il vit en Amérique

JEAN ROYER

NAÏM KATTAN est né juif en pays arabe. Il est devenu un écrivain québécois, ayant choisi de vivre en français en Amérique. Cette destinée peu commune nous vaut une oeuvre singulière dont le dernier volet, *Le Repos et l'Oubli* (Hurtubise/HMH), retrace l'itinéraire du côté de l'essai. Il y est question de la traversée des civilisations et des cultures jusqu'au « temps dans la littérature québécoise ».

Déjà, dans son magnifique roman *Adieu, Babylone*, qui vient de paraître en poche chez Leméac, Naïm Kattan racontait son adolescence passionnée à Bagdad, dans sa communauté juive transplantée en pays arabe 25 siècles plus tôt par le roi babylonien Nabuchodonosor II. Minoritaire dans son pays natal, Naïm Kattan, nationaliste irakien pendant la dernière guerre, se passionnera pour la culture française, ira étudier à la Sorbonne avant de venir vivre sa nouvelle culture à Montréal, cette ville française de la Terre promise d'Amérique.

Dans *Le Repos et l'Oubli*, qui est peut-être son meilleur recueil d'essais, Naïm Kattan retrace, cette fois, son aventure intellectuelle. Il réfléchit sur sa vie d'écrivain, sur les mythes qui l'habitent, sur les différences fondamentales qui définissent l'Orient et l'Occident, l'Europe et l'Amérique. Il tente aussi de définir des lieux, des temps et des manières de vivre : la prière, le verbe et l'icône, le jardin rêvé, la trahison, l'histoire et le destin, l'amitié et l'érotisme. L'écrivain se décrit comme « l'héritier du Livre », c'est-à-dire de la Bible, du Coran et des contes des *Mille et Une Nuits*.

Cette réflexion se fait dans l'échange de deux attitudes : le repos et l'oubli. Le repos, c'est le temps essentiel, celui où l'oeuvre est contemplée, où le temps impose sa vie et constitue le tissu de nos jours et de nos rêves. L'oubli, c'est le temps arrêté, sans attente, c'est la mort dans l'agitation sans mémoire.

« Le temps essentiel, pour moi, se confond avec l'écriture, me dit Naïm Kattan. L'écrivain est l'homme de repos. Il passe sa vie à s'agiter. Le repos vient quand il vit l'essentiel : l'écriture. Par contre, l'oubli, c'est l'anti-mémoire. Mais aucun être hu-

main ne peut vivre dans l'effacement de sa mémoire.

« J'ai vécu des tentations d'oubli toute ma vie : j'ai changé de langue. Mais la langue arabe reste présente en moi par des images, par des figures. Je prétends que toutes les langues que nous avons dans notre mémoire s'expriment dans la langue que nous choisissons.

« Je vais encore plus loin. Pour dire que, pour moi, accepter le français, c'est en même temps accepter la mémoire qu'il contient et qui pourtant n'est pas ma mémoire personnelle. À partir du moment où j'écris en français, je deviens l'héritier de Molière et de Racine. Même si je suis né à Bagdad, je les reconnais et je les lis comme mes ancêtres. Quand j'ai appris la langue française, j'ai appris toute sa mémoire. D'autre part, j'apporte avec moi une tout autre mémoire que j'essaie d'inclure dans celle que je tente d'absorber. C'est une entreprise énorme. C'est une lutte continue contre l'oubli.

« Si je raconte mon enfance à Bagdad, je l'écris en français. Ce n'est pas un Arabe qui écrit en français, c'est un écrivain de langue française qui parle d'une mémoire arabe. L'écrivain sait que la langue n'est pas un simple instrument ni un véhicule, c'est une mémoire. »

Pour Naïm Kattan, « vivre à Montréal est une manière différente de s'insérer dans le réel ». Mais comment ?

« Comme beaucoup de villes nord-américaines, Montréal ressemble aux villes du Moyen-Orient. Dans Bagdad, ma ville natale, il y avait des quartiers : celui des Arméniens, celui des chrétiens assyriens, celui des Chaldéens, des juifs, des musulmans chi'ites, des musulmans sémites. La ville était un agglomérat de groupes. La ville était une mosaïque.

« Puis j'arrive à Montréal et je découvre une ville dont une partie est anglophone, une autre francophone, une autre juive, italienne ou grecque. L'espace est découpé en quartiers. Ce rapport d'une ville avec son espace intérieur crée une liberté. Chacun peut vivre s'il accepte la loi de la cité. Bien sûr, il se crée des tensions entre minorités et majorités. C'est très difficile de créer un consensus quand il y a des intérêts en jeu. J'ai trouvé dans Montréal des tensions mais pas de haine. Il n'y avait pas eu

de sang ni de cadavres dont les gens se souvenaient ou pour lesquels ils criaient vengeance, comme cela arrive dans des villes plus antiques où j'ai vécu.

« Il devenait donc encore possible dans le monde de découper la ville en cultures différentes qui peuvent vivre ensemble. Pour moi, c'est une possibilité essentielle. Pas seulement pour une ville mais pour le monde entier. Si l'on peut vivre dans une ville en étant différents et en s'acceptant dans nos différences, avec des tensions inévitables mais en acceptant de les régler par des paroles et des manifestations sans passer par les cadavres, c'est donc une possibilité de civilisation. Montréal était devenu pour moi une expérience vitale.

« Cependant, comme dans n'importe quelle civilisation, il faut dans cette ville une ligne commune où les gens s'entendent et puissent se parler. Ce lien commun, pour moi, c'était le français. Montréal est — ou devrait être — une ville de langue française. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas parler toutes les autres langues ou que toutes les autres langues n'aient pas la même liberté d'expression. Au contraire. Mais c'est à partir du moment où l'on affirme que la langue de communication sera le français que l'on crée une liberté. En effet, à l'intérieur de cette contrainte de la loi de parler le français, il y a la liberté de parler toutes les autres langues. Ainsi, pour moi, Montréal peut devenir un exemple de civilisation universelle. »

Un des essais importants du recueil de Naïm Kattan porte sur « le temps dans la littérature québécoise ». Selon l'essayiste, les Québécois, privés d'une Histoire et faute d'un plan d'action pour le présent, réhabilitent ce présent à travers des romans folkloriques. Ils se servent

de la modernité comme seul moyen d'échapper à la redondance revendicatrice du texte. « Dans le constat d'absence du lecteur, une littérature veut se justifier par sa propre existence », écrit Naïm Kattan, qui s'empresse d'ajouter que la littérature québécoise « est assez substantielle pour permettre à ses adeptes de voler de leurs propres ailes, d'explorer toutes les voies, de s'inscrire dans le temps, non pas par le repli ou la fuite mais par l'angoisse de l'attente, par la quête de l'instant et par l'aménagement d'un lieu qui n'est pas un refuge ou une place forte protectrice mais une ouverture sur l'espace ».

En effet, me précise Naïm Kattan, on voit, comme lecteur et critique, que cette littérature est unique et non singulière. La singularité empêcherait la communication et nous ferait tomber dans l'exotisme. « Je crois qu'il y a un danger, dit-il, qu'on relègue à l'intérieur du français la littérature québécoise comme un exotisme. Pour moi, cette littérature n'est pas exotique. Elle porte une dimension de l'homme qui est l'homme tel qu'il vit en Amérique. Elle est en rapport avec le réel qui est vécu d'une manière particulière, unique, mais qui n'est pas singulier et qui, reste donc communicable.

« D'autre part, il n'y a pas une surproduction de la littérature québécoise. Plus il y a de gens qui se font entendre, mieux c'est pour la littérature. Il n'y a pas trop de paroles ni trop de voix. Un poète ne prend pas la place d'un autre poète. Un écrivain ne prend pas la place d'un autre écrivain. Une littérature ne prend pas la place d'une autre littérature. Tous et toutes sont nécessaires. Le choix des oeuvres à lire devient difficile à faire, à cause de l'encombrement, mais on va apprendre à vivre avec cette richesse culturelle du monde. »



Naïm Kattan se décrit comme « l'héritier du Livre ».

PHOTO JACQUES GRENIER

Huit lettres de Pasternak

MOSCOU (AFP) — L'hebdomadaire *Ogoniok* a publié, mardi, huit lettres inédites de Boris Pasternak, rédigées entre 1946 et 1960, dans lesquelles l'écrivain évoque notamment son travail sur *Le Docteur Jivago* et ses démêlés avec les autorités soviétiques après la parution de ce roman en Occident.

Cette correspondance avait été adressée par Boris Pasternak à sa cousine Olga Freidenberg, à un ami, Valentin Asmou, ainsi qu'à la poétesse Éléna Blaguina, l'une des rares personnes à avoir pris sa défense après la publication du *Docteur Ji-*

vago en Italie, en 1957. Dans une lettre à Éléna Blaguina, datée du 16 décembre 1957, Boris Pasternak se dit désemparé. « Je ne sais pas ce qui m'attend », écrit-il en se plaignant de ce que la maison d'édition soviétique *Goslitizdat* refuse obstinément de publier une version « abrégée et censurée » du *Docteur Jivago*.

Ogoniok confirme que *Le Docteur Jivago* sera publié en Union soviétique. Début février, le rédacteur en chef de *Novy Mir* (Nouveau Monde), l'écrivain Sergueï Zalyguine, avait indiqué que le roman paraîtrait l'an prochain dans ce mensuel littéraire.

Je traite mes textes avec amour

LOGIDISQUE vous fera découvrir son **ÉCRIVAIN PUBLIC** sur Commodore, Apple et... IBM!

Venez nous voir au Stand A-556

L'ÉCRIVAIN PUBLIC
Apple et Commodore: 84,95\$
IBM PC: 174,95\$

C.P. 485, succ. Place d'Armes, Montréal, QC H2Y 3H3 (514) 842-9551 1-800-361-7633

A U D E

Banc de brume

ou
Les aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain.

GARAMOND
du Roseau

VIENT DE PARAÎTRE
12,95\$

Le 5e volume du cycle FONDATION

Isaac Asimov
TERRE ET FONDATION

Mission surhumaine pour Golan Trevize: choisir le meilleur avenir pour l'humanité. Un avenir qui ne recréera pas les erreurs de l'Empire galactique, entre le matérialisme de la Première Fondation et le mentalisme de la Seconde. Un avenir qui a pour modèle Gaïa, la planète pensante, et pour nom: Galaxia.

Terra et Fondation fait suite à *Fondation fondroyée*, mais peut se lire indépendamment.

En librairie à 15,95\$
Éditions Denoël

Romain Gary: une vie comme un roman

Dominique Bona
ROMAIN GARY

La première grande biographie de Romain Gary éclaire les mille facettes d'un personnage énigmatique qui fut l'auteur d'une des plus belles mystifications littéraires de tous les temps: Émile Ajar.

Écrivain, cinéaste, consul de France, homme de vastes ambitions et de grandes passions, aimant à la fois l'aventure et le rêve: un artiste dans son siècle mais aussi un magicien jouant de ses mystères.

En librairie à 24,95\$
Lacombe/Mercure de France

En librairie la semaine prochaine.

Par l'auteur de LE CHOC AMOUREUX

Francesco Alberoni
L'ÉROTISME

Après *Le choc amoureux* et *L'amitié*, Alberoni achève sa trilogie sur les mouvements du cœur et de l'âme en étudiant l'érotisme. L'érotisme féminin, l'érotisme masculin. Ce qui les différencie, les oppose parfois. La conviction d'Alberoni est que leurs différences ne relèvent pas de la biologie, mais de données culturelles et historiques. Ils varient donc d'une société à l'autre, d'une époque à l'autre. Ils évoluent. Francesco Alberoni estime qu'ils devraient connaître, en Occident, une mutation rapide.

En librairie à 19,95\$
Aux éditions Ramsay

Par l'auteur de L'INCROYABLE LÉGÈRETÉ...

Milan Kundera
L'ART DU ROMAN

Dans sept textes relativement indépendants mais liés en un seul essai, Kundera expose sa conception personnelle du roman européen. L'histoire de celui-ci est-il en train de s'achever? Toujours est-il qu'aujourd'hui, à l'époque des « paradoxes terminaux », le roman « ne peut plus vivre en paix avec l'esprit de notre temps: s'il veut encore "progresser" en tant que roman, il ne peut le faire que contre le progrès du monde. »

En librairie à 19,95\$
Aux éditions Gallimard

«Une réflexion neuve, puissante, argumentée.»

Alain Finkielkraut
LA DÉFAITE DE LA PENSÉE

«Quiconque s'intéresse au mouvement des idées, à la philosophie qui les fonde et à leur place dans la cité, ne pourra plus ignorer la réflexion neuve, puissante, argumentée, ramassée et limpide que constitue *La défaite de la pensée*.» (B. Poirot-Delpech, *Le Monde*)

«Livre courageux, subtile et utile à l'heure où chacun revendique sa petite différence.» (Le Nouvel Obs.)

En librairie à 17,95\$
Éditions Gallimard

En librairie la semaine prochaine.

La dépression à la lumière de la psychanalyse

Julia Kristeva
SOLEIL NOIR

La dépression est, une fois de plus, le mal du siècle. Vous n'êtes pas désespéré? Vous n'avez jamais songé à vous donner la mort? Allons donc, à vous donner la mort? Allons donc, il y a, bien sûr, les antidépresseurs, merveilleuse chimie qui vous enlève le chagrin ou la lenteur... et vous neutralise. La psychanalyse, elle, est plutôt un contre-dépresseur. Elle vous confronte aux causes secrètes de votre douleur, fait jaillir la haine sous les larmes ou dans l'abîme, essaie de vous donner le goût d'un nouveau désir, d'un jeu neuf.

En librairie à 22,95\$
Éditions Gallimard

En librairie la semaine prochaine.



Salon du livre

Suite de la page D-1

cun doute, nous sommes en présence « d'un universalisme d'un genre nouveau ». De partout, constate-t-il, surgissent des littératures francophones dont la vitalité est en train de provoquer l'éclatement de l'hégémonie hexagonale. Conséquence : « La France commence à accepter que la langue française ne lui appartient pas en exclusivité. »

Une opinion que Michel Tremblay, dramaturge et romancier, est à cent lieues de partager. « La France, dit-il, regarde de haut ces écrivains qui se réclament de la francophonie. » À Paris, ajoute-t-il, l'appellation a, au mieux, une connotation folklorique. Au pire, elle est péjorative. Et, pour cette raison sans doute, Michel Tremblay n'a pas une image glorieuse de la francophonie. « Pour moi, il s'agit d'un regroupement d'abandonnés qui cherchent à se faire reconnaître de la mère patrie. Trop d'énergies y sont dépensées en fonction de la France au détriment des relations entre les autres composantes. » Ceci dit, l'écrivain solitaire (« je n'ai jamais couru les rencontres ») avoue avoir encore à apprendre sur ce sujet. « En vous livrant ces impressions, j'espère avoir

tort », conclut-il.

Le scepticisme de Michel Tremblay trouve un écho, quoique sur un registre différent, chez Yves Beauchemin, président démissionnaire (depuis quelques jours) de l'Union des écrivains québécois et auteur du best-seller *Le Matou*. Pour M. Beauchemin, « il faut se défier des conceptions triomphalistes de la francophonie ». Sans nier l'intérêt de la chose (pour les contacts qu'elle peut engendrer), M. Beauchemin craint qu'elle ne serve à masquer une situation de détérioration de la langue française dans le monde. En guise d'exemple, il cite cette soi-disant francophonie nord-américaine hors Québec, dont la réalité, en dehors des discours des politiciens, est, à proprement parler, inexistante. « Pour moi, enchaîne-t-il, la francophonie reste une entité essentiellement fragile, ne serait-ce qu'à cause du siège qu'elle subit constamment face à la culture anglophone et nommément à la culture américaine. »

Alice Parizeau n'est pas du même avis. La force de la francophonie dépend de la vitalité de ses composantes. Le concept, croit-elle, n'est ni bidon ni vide de sens. Polonaise, francophone, l'auteur de *L'Amour de Jeanne* prend le ton de l'historienne pour affirmer que, tant que le français vivra, la francophonie sera ce lieu de bouillonnement et de culture. « Au contraire du Commonwealth britannique, basé sur le politique et le judiciaire, dit-elle, la francophonie est un ensemble culturel dont les éléments fondamentaux sont la langue et la littérature. »

Mais ces éléments se rencontrent-ils ? Maximilien Laroche, essayiste et professeur à l'Université Laval, animera, mardi à 20 h 15, la première table ronde du salon : « Les littératures francophones : leurs places dans le monde ». Spécialiste de la francophonie américaine, cet Haïtien traque depuis longtemps les parallèles et les recoupements. À son avis, les cultures haïtienne et québécoise sont en contact depuis au moins 50 ans. Il est déjà arrivé qu'elles s'influencent. Des exemples ? Jacques Ferron, dont les romans *Papa Boss* et *La Saint-Élias* font directement référence à Haïti. « Ça peut sembler superficiel, ajoute-t-il, mais j'ai l'impression d'une prise de conscience progressive. » Et de mentionner la venue d'une troupe haïtienne au prochain Festival des Amériques à Montréal. Sans oublier Dany Laferrière, dont le premier roman, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, a fait un malheur l'an dernier, un succès dû à l'originalité du regard que l'auteur (d'origine haïtienne) portait sur la société québécoise. Comme quoi la francophonie est faite d'expériences diverses, y compris de métissage culturel.

C'est, d'ailleurs, de cette culture mixte que se réclame Mariù Mallet, dont le dernier roman porte le nom de *Miami Trip*. À cheval sur deux cultures, l'hispanophone et la francophone, la Québécoise d'origine chilienne aspire à écrire directement en français. Pour elle, la francophonie est métissée ou elle n'est pas. Voilà pourquoi elle se sent tant d'affinités avec Émile Ollivier, Québécois d'origine haïtienne, qui, pour sa part, avoue se sentir « plus proche de l'écrivain congolais Sony Laboulet que de n'importe quel classique français ». De plus en plus, M. Ollivier a cette impression d'appartenir à une grande famille d'écrivains. La francophonie existe et elle l'aide à vivre. Mais si on lui demande de préciser ses appartenances, de les énumérer par ordre de grandeur (haïtien d'abord ? québécois ensuite ?), l'auteur de *La Discorde aux cent voix* a un mouvement de frayeur. « Je suis écrivain tout simplement. C'est assez et c'est beaucoup. »

— Hélène de Billy

Claude Morin

Suite de la page D-1

ententes et conférences internationales, ni du PQ au pouvoir. Tant et si bien que, de fil en aiguille, M. Morin a rédigé une bricole dont tous les intéressés devront tenir compte désormais. La monographie qu'il prévoyait publier à l'École nationale d'administration publique (où il a professé de 71 à 76, puis de 82 à ce jour) est devenue une affaire énorme, qui a grugé une bonne partie de ses loisirs pendant 15 mois. Mais pas au point d'abandonner tout à fait la reconstitution de bateaux à l'échelle, l'un de ses nombreux hobbies.

Ayant conservé peu de documents, n'ayant pas fait de journal, sauf pour un court épisode de 65, il a dû réunir une imposante documentation, pour laquelle il a reçu de multiples collaborations qui lui ont fait chaud au cœur. D'anciens collaborateurs, de fonctionnaires, de politiciens anciens et actuels. Il a renoué avec de vieilles relations, canadiennes et étrangères, court-circuité même les règles concernant l'accès à l'information, par lesquelles certains documents ne seraient disponibles que dans des années. Le tout émaillé d'anecdotes savoureuses, avec un brin d'humour et d'ironie. Et des inédits qui en feront rougir certains, dont au moins un ex-journaliste devenu fonctionnaire...

De l'ensemble, il ressort un passionnant survol historique, politique et humain, livré à la première personne, un témoignage vibrant et chaleureux, un précieux livre de référence. M. Morin n'a pas voulu faire un ouvrage académique, professoral

ou technocratique, avec de multiples renvois, notes et annexes, mais donner un témoignage accessible au plus grand nombre, sans être polémique, du moins il l'espère. Encore qu'il se doute bien que les libéraux fédéraux vont tiquer souvent à son interprétation des faits et de leurs dessous, fort révélateurs...

Vingt-cinq ans plus tard, M. Morin estime que la « diplomatie » québécoise est une grande réalisation, qui justifie la thèse de l'affirmation nationale (chère à Pierre-Marc Johnson) selon laquelle il n'est pas nécessaire d'être souverain pour réussir... l'art de l'impossible. Car les relations internationales du Québec ont acquis une variété et une dimension que personne, au départ en tout cas, n'avait envisagées. Le Québec a été opportuniste, au sens que l'on donne à ce terme au hockey : il a su tirer profit des circonstances, même les plus adverses. Comme quoi la meilleure façon d'apprendre à nager, c'est de se jeter à l'eau, n'est-ce pas ?

Celui qui a eu droit à tous les qualificatifs, allant du sphinx de Louis-Hébert (le comté qu'il a représenté à Québec pendant cinq ans) au « closet federalist », en passant par « Mr. Caution », ne se voit et ne se veut désormais que comme un « SPO », un simple professeur ordinaire, dit-il, goguenard, l'oeil en coin, en bourrant sa pipe. Il rêvait de devenir archéologue, puis architecte. Il est devenu économiste, puis écrivain » de Jean Lesage, sous-ministre par accident, ministre par un concours de circonstances. Mais, pour lui, les contraintes universitaires étaient et demeurent plus douces que partout ailleurs. Le professeur y a droit à un quota d'excentricités impensables en d'autres milieux. « J'ai toujours conservé la nostalgie de ce microcosme libre et abrité, où il est permis d'être original sans passer pour détraqué... »

Heureux homme, dénué de cynisme, un brin roublard, pour qui la vie est toujours passionnante à 58 ans, mais qui ne veut pas faire de projections, les jugeant superficiels. Doué d'un rare sens des relations

publiques — il a toujours été son meilleur « PR » — son livre paraît au moment où le second sommet francophone, celui de Québec, devient d'une brûlante actualité. Et à la veille du Salon du livre de Québec où ont été invitées de marquantes personnalités littéraires de la francophonie mondiale.

Y aura-t-il une ou des suites à cette importante portion d'histoire,

pour ce que M. Morin a déjà appelé « la mémoire d'État » ? Que nous réserve ce diable d'homme, pour qui l'ÉNAP n'est certes pas un sénat pour technocrates désabusés ?

(1) Claude Morin, *L'Art de l'impossible. La diplomatie québécoise depuis 1960*, Montréal, Boréal, 1987.

— Gilles Lesage

Presses universitaires

Suite de la page D-1

à \$7,5 millions, aura rapporté davantage à Laval que cette dernière y aura investi pour l'année 1986-1987.

Du côté des PUQ, où Jacki Dallaire suit d'un oeil envieux l'évolution des PUL, la situation est presque aussi réjouissante. Ce directeur, en poste depuis moins d'un an, a déjà introduit au PUQ des méthodes de travail propres à l'entreprise privée et s'est adjoint des gens du secteur privé au sein de son conseil d'administration. Son principal atout : la structure même de l'Université du Québec, présente un peu partout sur le territoire grâce à ses nombreuses constituantes.

Aux PUM, on paraît moins pressé de réagir. L'Université de Montréal subventionne encore généreusement ses presses qui n'ont pas souffert des récentes coupures budgétaires. Là comme à Québec, on a tout de même dû adopter une gestion plus serrée. Mais, s'il publie plus de titres annuellement, Pierre Stewart confie ne pas vendre plus de livres qu'il y a quelques années, ce qui contribue à une diminution sensible du nombre de ses lecteurs.

Quand on leur pose la question la plus brûlante (les presses universitaires ne sont-elles pas favorisées par rapport aux éditeurs du secteur privé en ce qui a trait aux subventions ?), les directeurs de ces trois

maisons répondent sensiblement de la même manière : les presses universitaires sont, pour ainsi dire, prisonnières de leur mandat qui les oblige à publier d'abord et avant tout des ouvrages dits savants, subventionnés certes, mais qui trouvent peu d'acheteurs et ne font évidemment pas leurs frais, sans compter qu'ils accaparent un personnel nombreux qui ne peut alors se consacrer à d'autres travaux d'édition.

Voilà pourquoi les presses universitaires, surtout à Québec, tentent de modifier leur image, de soigner davantage la présentation matérielle de leurs livres, ne craignant plus désormais les couvertures colorées qu'elles veulent attrayantes et s'engagent même dans la production de ce qu'on appelle dans le métier des « locomotives », c'est-à-dire des ouvrages plus accessibles et plus susceptibles de séduire l'acheteur moyen, ouvrages dont le produit des ventes subventionne en quelque sorte l'édition « savante ».

Dans ce qui constitue leur principal secteur d'activité, celui des ouvrages universitaires, les trois presses, en partie grâce aux associations dont elles sont membres et en vertu d'ententes tacites entre elles, évitent forcément de se concurrencer puisqu'elles sont captives d'un marché fort étroit. Ainsi ont-elles développé des spécialités ou des domaines de prédilection. Pour les PUM, il s'agit

actuellement surtout d'histoire, de sociologie et, bien sûr, d'édition critique ; aux PUQ, on met de plus en plus l'accent sur les livres de cours, de niveau universitaire et collégial, et on s'attaquera bientôt aux sciences économiques et administratives ; aux PUL, on privilégie plutôt les recherches universitaires plus immédiatement accessibles à un large public — dans une volonté de démocratisation de l'enseignement universitaire — la linguistique et les relations de travail.

Malgré un budget de 20 % supérieur à celui de leurs « rivales », les PUM font paraître environ 30 titres par année et pourraient bien sous peu se trouver dans l'incapacité de rattraper les PUL et les PUQ qui prévoient lancer environ 45 titres pendant la saison 1987-1988. De plus, les deux presses de Québec commencent à percer sur de nouveaux marchés : l'an dernier, par exemple, 10 % des revenus des PUL provenaient de ventes effectuées en Europe et en Afrique du Nord et des publications des PUQ se retrouvaient récemment en vitrine d'une librairie parisienne. Toutes deux ne ménagent pas leurs efforts pour la mise en marché et la diffusion de leurs publications et jouissent, à l'intérieur du cadre universitaire, d'une plus grande autonomie que les PUM, à la mesure de leur quasi-autonomie financière, même si elles répondent également de leurs actions devant la haute direction universitaire. À n'en pas douter, les PUL et les PUQ ont pris leur avenir en main.

— Jean Chappelaine Gagnon

URSS: l'âpre combat entre conservateurs et libéraux

LETTRES ÉTRANGÈRES

MILAN DRAGOVIC

MOSCOU (AFP) — La politique d'ouverture dans le domaine littéraire prônée par le N° 1 soviétique Mikhail Gorbatchev inquiète les écrivains russes conservateurs, qui accusent désormais ouvertement leurs adversaires réformistes de vouloir enterrer le « réalisme socialiste ».

Le débat, qui se poursuit depuis plusieurs semaines dans les colonnes de la presse soviétique, a pris l'allure d'un combat sans ménagement : l'un des « anciens », le poète Vladimir Sidorov, est allé jusqu'à soupçonner les partisans de la « perestroïka » (refonte) gorbatchévienne de préparer un véritable « Tchernobyl littéraire », si l'on en croit l'hebdomadaire *Ogoniok*.

Dans cette querelle, sans précédent en URSS depuis 30 ans, l'hebdomadaire *Literaturnaa Rossia* fait figure de bastion du conservatisme :

il a ouvert ses colonnes à des représentants de la « vieille garde » littéraire, qui en ont profité pour critiquer les « nouvelles tendances » apparues dans la littérature, le cinéma et le théâtre soviétiques. L'écrivain Sergueï Mikhalkov a ainsi reproché à ses jeunes collègues d'ignorer ceux qui, pendant des décennies, avaient incarné la littérature soviétique, recevant pour leurs mérites « étoiles et décorations ».

Un autre écrivain, Youri Bondarev, n'a pas hésité à comparer la situation qui se crée sur le front littéraire à « l'attaque fasciste de 1941 » et au siège de Stalingrad, « lorsque nous avions résisté à la pression pour passer à la contre-attaque ». « Faute de nouveau Stalingrad, il ne restera plus rien des vraies valeurs », a-t-il averti.

La réplique d'*Ogoniok*, dirigé depuis l'été dernier par le « réformateur » Vitaly Korotitch, a été vive : « Qui sont ces barbares civilisés qui visent à anéantir notre culture ? Et peut-on considérer comme progressistes ces écrivains qui brandissent le spectre de Stalingrad pour défendre leur position d'indéfectible et punir de façon exemplaire ceux qui ne

la reconnaissent pas ? », s'est demandé la revue, accusant Bondarev d'« irresponsabilité ».

De son côté, Alexandre Prokhanov, secrétaire de l'Union des écrivains russes, a dénoncé le rassemblement des « courants les plus divers » qui, selon lui, ont pour seule cible le socialisme. Leurs tenants, a-t-il affirmé, visent à « bâillonner les écrivains qui, récemment encore, vantaient au nom du régime les valeurs du socialisme et sa marche victorieuse ». « Où sont maintenant ces défenseurs du socialisme, alors que le socialisme attaqué doit être protégé ? », demande-t-il en mentionnant notamment le film anti-stalinien *Repentir*, du Géorgien Tengouz Abouladzé.

Alexandre Prokhanov fait état du « désarroi des masses populaires attachées aux symboles socialistes ». L'écrivain ne pense pas que « les 70 ans de pouvoir socialiste aient été une impasse dont seule la refonte peut nous sortir ».

Pour sa part, le poète non-conformiste Evguéni Evtouchenko conteste dans *Ogoniok* à l'écrivain Nikolaï Gribatchev, lauréat de deux prix Staline de littérature, le droit de par-

ler de « transparence », pour l'avoir combattue dans les années 50.

Ogoniok met en garde contre l'apparition de « nouveaux groupes de choc dirigés par des princes littéraires qui appréhendent la transparence et tout débat critique sur leurs propres oeuvres ». « Habituez à mettre en avant leur confort personnel, ceux-là refusent toute égalité litté-

Suite à la page D-9

ACHETONS LIVRES

DISQUES CASSETTES

L'IDÉFI%

1850 Mont-Royal
523-2258
6381 St-Hubert
495-4575

Le Secrétaire

PERSONNEL

2001 R+ DE LUXE

Le traitement de texte plein de bon sens

IBM PC et compatibles 399,99 \$

1 9 8 2
1 9 8 7

5

A N S
D'EXCELLENCE

LOGIDISQUE INC.

C.P. 485, Succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3H3
(514) 842-5221 — 1-800-361-7633

LES ÉCRITS DES FORGES INC.

C.P. 335 - Trois-Rivières, Québec - G9A 5G4

3 POÈTES IMPORTANTS DE FRANCE

Édités au Québec

Maintenant en librairie

Timbres

de Guillevic 10,00\$

L'apprenti foudroyé

de Franck Venaille 10,00\$

Embargo sur tendresse

de Patrice Delbourg 8,00\$

Co-édition Le Castor-Astral

Distribution en librairies: PROLOGUE
2975 Sartelet, Ville St-Laurent H4R 1E6
(514) 332-5860. Par la poste: DIFFUSION COLLECTIVE RADISSON C.P. 500 Trois-Rivières G9A 5H7 (819) 376-5059

À LIRE ABSOLUMENT

En vente partout

édipresse

BARRY

ROMAN

Presses de la Beauséjour

LA VIERGE DE PIERRE

Un roman impressionnant, vigoureux, intelligent, dont les fils de l'intrigue sont noués avec virtuosité et suspense, dans le plus beau décor qui se puisse imaginer: VENISE. 22,95\$

MARILYN FRENCH

LA FASCINATION DU POUVOIR

ACROPOLE

LA FASCINATION DU POUVOIR

Cette histoire universelle des femmes face au pouvoir mâle par MARILYN FRENCH comble une lacune et lance un défi majeur aux postulats sociaux, politiques, etc., dont il sera débattu dans les années à venir. 24,95\$

ISADORA

ISADORA

La biographie romanesque d'une des femmes les plus fascinantes de ce siècle. Elle a révolutionné la danse contemporaine et sa mort tragique a frappé l'inconscient collectif de son époque. 22,95\$

TOUS LES DIMANCHES

20%

SUR TOUS LES FORMATS DE POCHE

SUR NOS 10 BEST-SELLERS DE LA SEMAINE

flammarion st-denis

dimanche ouvert de 12 h à 18 h

4380 St-Denis
près de Marie-Anne
284-3688

MT ROYAL
ST DENIS
MARIE-ANNE

Berlin: un mur qu'on a surtout dans la tête

Peter Schneider et Hans Christoph Buch nous visitent

LETTRES ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

C'EST aujourd'hui qu'arrive à Montréal l'écrivain allemand Peter Schneider. Aujourd'hui, 25 avril, Schneider participera à la 15e Rencontre québécoise internationale des écrivains.

Au cours de son bref séjour parmi nous, Peter Schneider sera l'invité de Suzanne Giguère à l'émission *Les Belles Heures*, le lundi 27 avril, puis, après un voyage éclair à Toronto, il lira des extraits de son livre *Le Sauteur de mur* à l'institut Goethe, le mercredi 29 avril à 20 h; la lecture sera suivie d'une discussion en français sur le thème « Berlin »; l'écrivain allemand Hans Christoph Buch, qui publiait l'année dernière *Le Mariage de Port-au-Prince*, participera également à cette rencontre. Le lendemain, Schneider et Buch seront présents au Salon du livre de Québec. Enfin, l'émission *Impact* du 2 mai nous présentera une entrevue avec ces deux écrivains qui nous parleront de Berlin, cette super-ville problématique dont on fête cette année le 750e anniversaire.

Peter Schneider et Hans Christoph

Buch connaissent bien Berlin où ils vivent depuis une vingtaine d'années. Buch est président de l'Association des écrivains berlinois; quant à Schneider, son oeuvre est pratiquement indissociable du contexte particulier de Berlin.

Schneider est connu ici surtout comme scénariste. C'est lui qui a écrit le scénario de deux films importants du cinéaste allemand Reinhard Hauff: *Un couteau dans la tête* (1978) et *L'Homme sur le mur* (1982) qu'on présentait hier à la Cinémathèque québécoise.

Né en 1940, Schneider a participé, de 1967 à 1971, au mouvement étudiant en Allemagne et en Italie. En 1973, accusé d'être un « ennemi de la Constitution », on lui refuse un poste de professeur. C'est à cette époque qu'il commence une carrière littéraire: un récit portant le même titre que la nouvelle de Buch Büchner, *Lenz*, paraît en 1973 et connaît aussitôt un grand succès en Allemagne.

En 1975, Schneider publie *Te voilà un ennemi de la Constitution*, qui traite d'un sujet politique brûlant d'actualité, le décret de 1972 sur l'emploi des extrémistes dans la fonction publique. C'est la première fois qu'une oeuvre littéraire aussi élaborée aborde ce thème et décrit les conséquences que doivent subir ceux qui soudain se retrouvent « ennemis de la Constitution » et se

voient frappés d'interdiction professionnelle.

À part quelques essais sur le terrorisme, un seul autre récit de Schneider a été traduit en français jusqu'à maintenant: *Le Sauteur de mur* paru en 1982. Le narrateur, un écrivain, qui, tout comme Schneider, vit à Berlin-Ouest depuis une vingtaine d'années, a entrepris de rassembler des histoires sur cette « ville siamoise » qu'est Berlin. Le sentiment qui l'a amené à collectionner des données, des anecdotes, des faits et des réflexions sur le « problème national », la séparation de l'Allemagne, est surprenant et troublant.

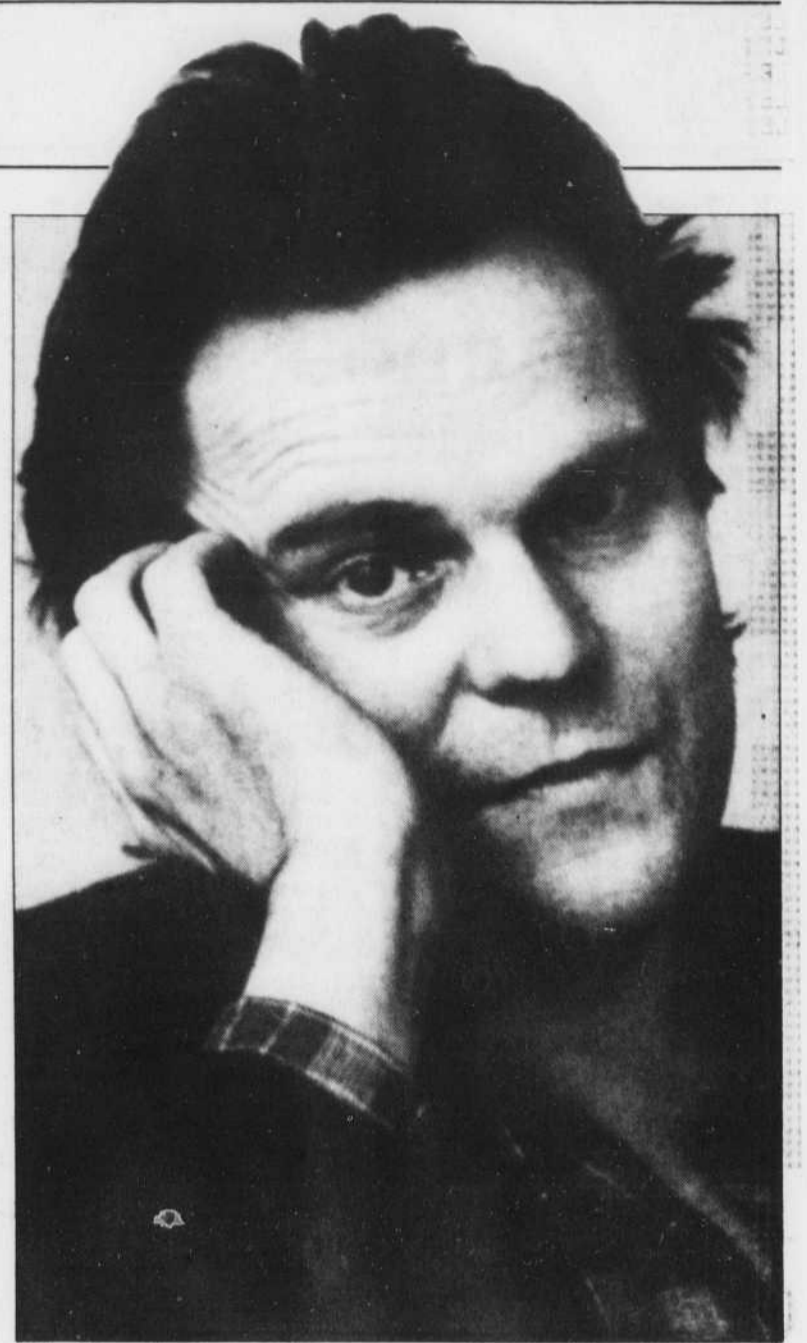
Contrairement à ce qu'on pourrait croire en pensant à la situation particulière de Berlin et à tout ce que cette situation symbolise, ce n'est pas l'impression d'une situation insupportable qui pousse le narrateur à se pencher sur la question, mais bien plutôt la méfiance que fait naître chez lui l'absence totale d'un tel sentiment.

Combien de Berlinois se sont reconnus dans cet aveu du narrateur qui admet carrément ne plus voir le mur? Le mur, c'est auprès des étrangers de passage qu'il provoque encore un choc; c'est à l'Est qu'on souffre encore vraiment de cette situation; c'est dans les livres des écrivains de l'Est que la question du mur revient constamment. À l'Ouest, la

blesse est de moins en moins douloureuse, remplacée peu à peu par un sentiment d'absurdité.

Avec *Le Sauteur de mur*, Schneider quitte, d'une certaine façon, la sphère proprement politique dans laquelle se situaient ses livres précédents pour aborder un domaine peut-être encore plus difficile à traiter, celui de la mémoire de l'histoire et, à travers elle, la recherche d'une identité.

Les expériences que vivent les différents personnages qui sautent le mur dans les deux sens (certains font régulièrement la navette entre l'Ouest et l'Est, et vice versa) plongent ces sauteurs de mur de plus en plus profondément dans le grotesque et l'absurde. À la longue, ils ne savent plus qui ils sont, ils ne savent plus ce qui leur appartient en propre et ce qui leur vient de leur éducation, ils ne se retrouvent plus dans cette identité que leur propose (leur impose) aussitôt l'État dans lequel ils mettent pied et ne trouvent plus leur lieu propre qu'à la frontière entre ces deux États, que dans le phénomène même de cette frontière, dans le fait de passer d'un système à l'autre, d'un point de vue à l'autre. « Démolir ce mur dans la tête », écrit Schneider, prendra plus de temps qu'il en faudra pour toute entreprise de démolition du mur visible. »



Peter Schneider: en 1973, il a été accusé d'être un « ennemi de la Constitution » allemande.

Qui se souvient des Tsiganes de Hongrie?

Certaines pages de ce livre rappellent la faconde d'Yves Thériault

COULEUR DE FUMÉE

Menyhért Lakatos
traduction d'Agnès Kahane
éditions Actes Sud
1986, 373 pages

ALICE PARIZEAU

COULEUR DE FUMÉE, c'est le roman d'un peuple oublié, écrit par Menyhért Lakatos qui en fait partie! Un adolescent raconte, dans un style imagé, les aventures de ses proches, met en scène une série de personnages et relate des événements qu'on voit à travers leurs yeux. Certaines pages de ce livre rappellent la faconde d'Yves Thériault, ce grand écrivain québécois qui parlait des Indiens et des Inuits et savait les faire aimer, ici comme ailleurs. Menyhért Lakatos, qui écrit en hongrois, parvient, lui aussi, à rejoindre un large public grâce aux multiples traductions de ses romans.

On découvre avec lui que la pauvreté et la faim ne sont pas nécessairement synonymes de misère, que la liberté n'a pas de prix et que le respect des traditions justifie bien des choses, y compris la violence tribale. Le romancier n'accuse personne, ni ceux qui furent responsables de la situation faite aux Bohémiens dans les pays civilisés, ni ceux qui se sont rendus coupables du génocide des Tsiganes. Il brosse une fresque où femmes, hommes et enfants vivent leur existence chacun à sa manière.

Ce qui prédomine à travers les pages du livre, c'est une peinture des

moeurs et d'un quotidien proche de la nature. On lutte pour trouver sa place, on aime, on met des enfants au monde et l'on profite de chaque instant du bonheur qui passe. Cette capacité d'apprécier la vie, de s'amuser d'un rien et de se moquer de ce qui arrivera demain est une des caractéristiques de la colonie tzigane et la cause de ses difficultés existentielles. Car comment s'entendre avec les paysans qui triment du matin au soir pour arracher à la terre ce qu'elle peut donner? Comment expliquer aux commerçants que l'argent n'est qu'une invention stupide faite pour compliquer les relations humaines et soumettre les individus à une forme d'esclavage?

Les Tsiganes campent, dorment sur le sol dur, explorent les bois puis, en hiver, quand viennent les froids, ils plient l'échine, mendient ou volent. Les autorités, les gens logiques, exigent que les enfants aillent à l'école, s'instruisent, apprennent à lire et à écrire et s'assimilent, faute de pouvoir trouver auprès de leurs propres parents des exemples à imiter. Les gendarmes veillent et sont hostiles. Ils n'aiment pas les chansons tziganes, pourchassent les vieilles femmes ridées qui volent les poules dans les fermes, et se méfient des garçons au teint basané qui se battent entre eux et n'hésitent pas à sauter les clôtures des maisons bourgeoises. On ne peut faire confiance, en somme, aux gens qui boivent beaucoup, lisent l'avenir dans les cartes et peuvent à l'occasion porter

malheur à ceux qui refusent de leur donner l'aumône.

Tout le problème du droit à la différence est là, mais aussi celui de la tolérance et de la compréhension. En temps de paix, on impose des amendes et on évite d'emprisonner les Tsiganes, mais, quand vient la guerre, il n'y a plus ni charité, ni amour du prochain. Le fascisme comme le communisme impliquent l'ordre, la discipline et l'uniformisation. Les Tsiganes doivent travailler comme les autres, avoir des papiers d'identité et des tickets d'alimentation. On les vaccine de force, on les examine, on les sépare les uns des autres et on les oblige à quitter tout ce à quoi ils tenaient. C'est la fin d'un monde, le début des temps nouveaux et la froide logique d'une organisation sociale dans laquelle il n'y a pas de place pour les marginaux et la fantaisie des Tsiganes.

Un roman dont la trame se situe au-delà de l'histoire de la colonie tzigane et repose des questions présentes aussi dans d'autres régions du monde et dans d'autres contextes. Au Québec, Yves Thériault racontait à sa façon l'existence des Indiens et des Inuits; en Hongrie, Menyhért La-

katos relate celle des Bohémiens qui, eux, ont connu le génocide, la déportation dans un camp de concentration et la fin de ce qui était, dans une certaine époque, une sorte de légende. La dernière image qu'on garde en refermant le roman est fort belle.

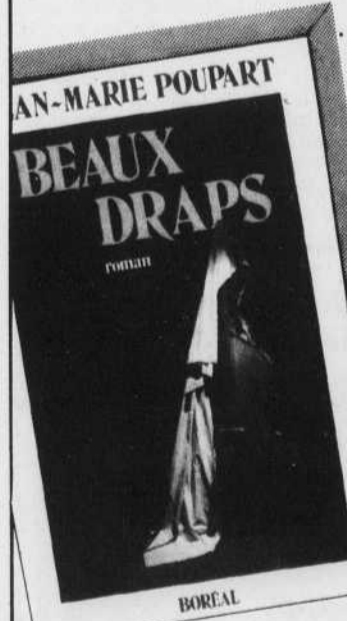
« Le bercement du train replongea tous les Tsiganes dans le monde des rêves, monde rempli de bonheur, d'espoir. Des paysages inconnus défilaient derrière les fenêtres tressées de barbelés, nos regards souriants plongeaient dans la pluie d'étrincelles crachées par la locomotive... »

La prise en charge des Tsiganes par les autorités, c'est la mort, la disparition d'un peuple, la fin de son histoire.

Écrit en hongrois, le roman de Menyhért Lakatos a été traduit en français par Agnès Kahane et son style demeure fort agréable à lire, ce qui est le grand mérite de la traductrice. Tout en gardant certaines expressions tziganes originales, elle indique également leur véritable sens en français, ce qui aide à la compréhension des mots dont la signification est particulière à un pays et à une époque. On apprend, par exemple,

Jean-Marie Poupart

BEAUX DRAPS



Un grand roman, mélange d'humour noir et d'ironie, de cruauté et de tendresse.

Vol. de 472 pages, 19,95\$



BORÉAL

J'aime écrire

ÉCRIVAIN PUBLIC

LOGIDISQUE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 25 avril de 14h à 16h
ANDRÉ MAJOR
auteur de
L'HIVER AU COEUR
XYZ Éditeur

samedi 30 mai de 14h à 16h
MAURICE LEVER
auteur de
ISADORA
aux Éditions BELFOND

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

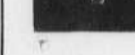
DIAGNOSTIC

DES PETITS LIVRES QUI EN DISENT LONG....

Laurent Japlanche

LAURENT JAPLANCHE

Le Suicide



LE SUICIDE

Jacques Dufresne

JACQUES DUFRESNE

La reproduction humaine industrialisée



LA REPRODUCTION HUMAINE INDUSTRIALISÉE

Gérald LeBlanc

GÉRALD LEBLANC

L'école, les écoles, mon école



L'ÉCOLE, LES ÉCOLES, MON ÉCOLE

Jean Blouin

JEAN BLOUIN

Le libre-échange vraiment libre?



LE LIBRE-ÉCHANGE VRAIMENT LIBRE?

Jacques Dufresne

JACQUES DUFRESNE

Le procès du droit



LE PROCÈS DU DROIT

9,95\$ chacun

Au Salon du livre de Québec, Kiosque 236

Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4
(418) 643-4695

VIENT DE PARAITRE

EDITIONS SAINT-MARTIN
4073, rue Saint-Hubert, suite 201
Montréal, Québec H2L 4A7
(514) 525-4346

Stand 585

L'ÉMERGENCE D'UNE CULTURE AU FÉMININ

Sous la direction de Marisa Zavalloni
Comment définir une culture au féminin? Quelles formes peut-elle prendre dans les sciences sociales, la littérature, la philosophie et l'art?

16,95\$



TEMPS ET CONTRETEMPS
de Gaston Pineau
Ce livre vise à rompre le cercle vicieux des courses contre la montre qui empêchent même de prendre le temps de penser au temps.

14,95\$



MIRAGES ET RÉALITÉS: LE CHEMINEMENT DE L'ENTREPRISE ALTERNATIVE
de Harold Bhéret et André Joyal
Qu'est-ce qui fait qu'une entreprise est alternative: son mode de gestion ou le mobile de démarrage? La nature de ses produits ou l'idéologie qui la sous-tend? Après avoir étudié 136 entreprises québécoises, les auteurs répondent à la question: Travailler autrement — pourquoi et comment?

10,95\$



LES CLSC... CE QU'IL FAUT SAVOIR
de Maurice Roy
Enfin un livre qui fait comprendre le rôle et l'importance des CLSC, leur origine, leur histoire récente, les services qu'ils offrent, leur intervention, leur gestion et leur réseau.

14,95\$

Vénus Khoury-Ghata: des romans où l'humour accompagne le tragique

« J'ai trouvé ma voix quand j'ai tenu à raconter un monde arabe en français »

JEAN ROYER

« JE SUIS un écrivain arabe qui s'exprime en français, me dit Vénus Khoury-Ghata. Le français me sert d'instrument mais la matière de mes livres, c'est le monde arabe. »

Invitée à participer à la quinzième Rencontre des écrivains, qui se tient à Montréal ces jours-ci, Vénus Khoury-Ghata sera aussi présente au Salon du livre de Québec qui s'ouvre la semaine prochaine.

Née au Liban, Vénus Khoury-Ghata vit à Paris depuis 1972. Elle collabore à la revue *Europe* et aux pages littéraires du *Figaro*. Poète et romancière, elle a publié depuis 1966 une douzaine de titres dont il faut au moins retenir un roman, *Le Fils empaillé* (1980), et un recueil de poésie, *Un faux pas du soleil* (1982), deux livres parus chez Belfond.

C'est avec une sincérité désarmante que Vénus Khoury-Ghata raconte son destin d'écrivain, où l'ont conduite à la fois un grand bonheur — son enfance dans un village haut perché du Liban — et un grand malheur — celui de son frère poussé à la folie par un père trop sévère.

« J'ai commencé d'écrire de la poésie très jeune, me dit-elle. La poésie, c'était presque héréditaire, chez nous. Mon frère aîné, Victor, a été le premier à me lire des poèmes. La poésie, c'était ma manière d'être heureuse. Plus tard, j'ai écrit des poèmes pour sauver mon frère en écrivant comme lui. »

Ce frère, dès l'âge de 20 ans, était considéré comme un des plus grands poètes libanais. Un jour, il alla à Paris pour se faire publier. Il est rentré au Liban six mois plus tard, poète encore inconnu en France et drogué à mort. Les éditeurs français ne l'avaient pas publié. Il avait perdu ses poèmes et presque perdu la tête.

Durant quelques années, il se promena d'une maison de désintoxication à l'autre jusqu'à ce que son père le fasse enfermer dans un asile où il devint aussi fou que les autres pensionnaires, à force d'électrochocs.

« Le jour où mon frère a cessé d'écrire des poèmes, je me suis sentie obligée d'écrire à sa place, me confie Vénus Khoury-Ghata. Il y avait des moments où, en écrivant, en sentant ces mots qui sortaient de ma main sans que je les aie pensés, je me disais que c'était peut-être mon frère qui était en train de me les dicter. »

Vénus Khoury-Ghata a raconté ce frère et ce père dans son roman *Le Fils empaillé*. C'est l'histoire d'une famille gouvernée par un père terrible, un littéraire devenu militaire et qui maniait mieux l'alexandrin que son revolver. Opprimé dans son travail, il s'est finalement vengé sur sa petite famille, terrorisant son fils et ses trois filles.

Ce roman met en scène le quartier chrétien de Beyrouth du temps du mandat français. Ce père avait été, un jour de 1939, l'interprète du général de Gaulle en visite au Liban. Après le départ des Français, l'homme s'était senti orphelin dans ce pays musulman « et non civilisé », disait-il.

Dans sa poésie, Vénus Khoury-Ghata a puisé aux sources arabes traditionnelles et populaires auxquelles se sont greffées ses connaissances de la poésie française. Sa francophilie a conduit l'écrivain à mimer la littérature parisienne dans deux ou trois romans « à texte » qu'elle considère aujourd'hui comme des « erreurs ».

« J'ai trouvé ma voix, dit-elle, quand j'ai tenu à raconter un monde arabe en français dans *Le Fils empaillé* puis dans deux autres romans parus chez Flammarion, *Vacarme*

pour une lune morte et *Les Morts n'ont pas d'ombre*. »

Pour l'écrivain arabe, le poème a la forme d'un fuseau et le roman devient une montagne. « Le poème arabe doit commencer bas et fuser haut, contrairement à la poésie française où les mots doivent s'aligner. Moi, j'essaie, dans ma poésie française, de faire une masse du poème, d'en faire une boule qui s'élance en l'air. Quant au roman, je l'assimile à l'escalade d'une montagne. Pour écrire un roman, vous mesurez vos pas pour atteindre le sommet. Vous allez dans le sens de la poésie, qui reste ce besoin terrible d'arriver au sommet puis de se laisser glisser vers le bas, entraîné par son poids sans savoir tout de suite ce qu'on écrit. »

La poésie de Vénus Khoury-Ghata est pleine d'images de la nature. Elles sont puisées aux lieux de son enfance. « J'ai vécu jusqu'à l'âge de 15 ans dans un village du Liban-Nord, sis à 1.400 mètres d'altitude. Je le décris comme étant situé sur un nuage, tant il était haut. Tant que je vivrai, je puiserai la matière de mes écrits — romans, nouvelles, poésie — dans ce village même. Ma vie à Beyrouth pendant 20 ans, je l'ai gommée. Ma vie à Paris, je l'ai gommée. Je rejette la ville, son bitume, son asphalte, ses parcomètres. Je reviens toujours vers ce village de 1.500 habitants et 3.000 chèvres autour d'une énorme cathédrale — très impressionnante pour un si petit village. Une route unique reliait le cimetière à la mairie. On enregistrait les naissances dans l'une. On terminait son périple terrestre dans l'autre. »

« C'est dans ce village de mon enfance que j'ai puisé les racines de mon humour tragique. Car, dans tout ce que j'ai raconté, ce que soit l'histoire de ce frère tombé dans la folie

ou la cruelle guerre du Liban, l'humour accompagne la tragédie. Cela vient peut-être du fait que nos promenades au village se faisaient toujours vers le cimetière, qui marquait la fin du village. Arrivés au grand portail du cimetière orné d'angelots qui soufflent dans des claironnets, on revenait vers le village et, le soir, avant de s'endormir, on se racontait des histoires cruelles qui nous faisaient rire. »

« Chez nous, sur les hauteurs, là où les gens restaient six mois de l'année enfermés dans leurs maisons parce que la neige couvrait les toits, les gens faisaient des compétitions de rire. Et plus on racontait des histoires cruelles mais drôles, plus on impressionnait son auditoire. »



Vénus Khoury-Ghata

PHOTO JACQUES GRENIER

Mourir de ne pas mourir

Cioran, un martyr de la lucidité

AVEUX ET ANATHÈMES

Cioran
Gallimard
collection « Arcanes », 146 pages

GUY FERLAND

« LA CRITIQUE est un contresens : il faut lire, non pour comprendre autrui mais pour se comprendre soi-même » — Cioran.

Fidèle à lui-même, Cioran vitupère et abat toute forme d'espoir. Le vieux Roumain revenu de tout, lucide comme un sage bouddhiste (il a, d'ailleurs, failli se convertir à cette doctrine), chante la mort sur tous les tons. Mais atteindre le nirvana, le néant, est une entreprise paradoxale

pour un être vivant. Foin des contradictions, Cioran se désespère de ne pas mourir, comme jadis sainte Thérèse d'Avila, « si jamais il m'arrive de mourir un jour... » Son message est clair, pourtant : la vie n'a aucun sens, alors à quoi bon se démener ?

Effectivement, à quoi rime tout cela ? À peu de choses. En fait, Cioran écrit par défaut de mourir et pour se défaire de ses obsessions. Mais, comme il le dit si bien, « on ne s'aperçoit pas ses raisons de vivre sans s'apercevoir du même coup celles d'écrire ». C'est pourquoi il privilégie les aphorismes, les pensées courtes. « L'aphorisme — triomphe d'un moi désagrégé... » Et, comme « notre place est quelque part entre l'être et le non-être, entre deux fictions », aussi bien composer avec ces éléments. « Se priver de la vie, c'est se priver du bonheur de s'en moquer. » L'ironie est ici un antidote. Elle se situe entre les pensées mortes, froides et figées, et les sensations diffuses, grouillantes et vivantes.

Cette position intenable, ce défi à la pensée raisonnée, Cioran la résumerait par un point d'exclamation ! Son bluff contre l'existence, contre la vie et contre la conscience va jusqu'à cette limite du dicible. Impérieux, ironique et sarcastique, Cioran joue avec la mort et devient un martyr de la lucidité. « Dire qu'on aurait pu se dispenser de vivre tout ce qu'on a vécu ! »

Contre toute logique, pourtant, Cioran continue d'exister et d'écrire. C'est un vrai scandale que lui-même ne comprend pas, d'ailleurs. Mais il sait trop bien que « le moyen le plus sûr de ne pas perdre la raison sur-le-champ : se rappeler que tout est irréel et le restera... »

Après tout, ce qui séduit le plus dans l'oeuvre de Cioran, c'est l'écriture fine, sobre et efficace. Converti tard à la langue française, Cioran a compris, mieux que beaucoup d'autres français, le génie de la langue. C'est que, dit-il dans une formule admirable, « pour un écrivain, changer de langue, c'est écrire une lettre d'amour avec un dictionnaire ». Et il sait mieux que tout autre qu'« on n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien

LES ÉCRITS DES FORGES INC.

C.P. 335 - Trois-Rivières, Québec - G9A 5G4

VOUS ÊTES CORDIALEMENT INVITÉ(E) AU LANCEMENT DES OEUVRES SUIVANTES

Extase et Déchirure de Claude Beausoleil 12,00\$

Le Violon vert de Pierre Chatillon 8,00\$

Les mémoires artificielles de Michael Delisle 5,00\$

Dans la distance des liens de Côme Lachapelle 5,00\$

Midi craqué de Marcel Olskamp 5,00\$

LE LANCEMENT AURA LIEU JEUDI, LE 7 MAI 1987, à 17hres

À L'UNION FRANÇAISE, 429, Viger est. Montréal

Distribution en librairie: PROLOGUE 2975 Sartelon, Ville St-Laurent H4R 1E6 (514) 332-5860. Par la poste: DIFFUSION COLLECTIVE RADISSON C.P. 500 Trois-Rivières G9A 5H7 (819) 376-5059

L'amour de Wolfgang pour Léopold et Constance

L'image d'un Mozart plus réel qu'imaginaire

DE LÉOPOLD À CONSTANCE, WOLFGANG AMADEUS
Maurice Barthélemy
Arles, éditions Actes Sud
1987, 220 pages

GILLES POTVIN

AU SEUL plan de la quantité, la bibliographie mozartienne s'est enrichie de façon vertigineuse ces dernières décennies, plus particulièrement depuis l'avènement du microfilm, il y a environ 40 ans. Jusque là, le public mélomane n'avait eu accès qu'à une partie relativement limitée de l'oeuvre considérable du musicien mais le disque allait bientôt rendre disponible la quasi-totalité de la production mozartienne, une fièvre des intégrales s'étant sans répit emparée des maisons de disques. Encore aujourd'hui, surtout depuis la venue du disque compact, la musique de Mozart fait l'objet d'une diffusion massive à l'échelle mondiale, encouragée par les festivals nombreux qui lui sont consacrés et le succès énorme de la pièce *Amadeus*, de Peter Shaffer, et du film qu'en a tiré le réalisateur Milos Forman.

Pour quiconque désirait se familiariser avec la vie et l'oeuvre de Mozart, il existait plusieurs ouvrages sérieux en langue française, notamment ceux de Camille Bellaigue et d'Adolphe Boschot de même que les volumes de Wyzewa and Saint-Foix Alfred Einstein, sans oublier les célèbres *Promenades avec Mozart* d'Henri Ghéon qui, pour plusieurs, ont été le point de départ de leur connaissance du musicien. Il ne faut surtout pas oublier les deux volumes de la correspondance, traduction d'Henri de Curzon, parus pour la première fois en 1888, de même que les travaux de Jean et Brigitte Massin



Photo International Portrait Gallery
W. A. Mozart.

dont l'ouvrage monumental est paru en 1970.

Ces ouvrages et d'autres en anglais ou en allemand étaient le résultat de patientes recherches et ne sont pas loin de dire tout ce que l'on sait sur la vie et l'oeuvre de Mozart. Le musicologue Maurice Barthélemy et son éditeur se sont posé eux-mêmes la question qu'ils appréhendaient de la part de nombreux mélomanes et spécialistes : « ... Pourquoi encore un livre sur Mozart ? »

Dans sa postface, l'auteur explique clairement sa démarche : « Wolfgang a aimé deux personnes auxquelles il a donné toute sa confiance : son père et sa femme, le premier disparaissant quand la seconde commençait à occuper le devant de la scène. Or, de ces deux personnes qu'il aime le plus au monde, l'his-

toire, telle qu'elle est écrite aujourd'hui encore, dresse un portrait superficiel sinon malveillant, agrément de critiques défavorables et de jugements sommaires. Cette remarque m'a amené à entourer Wolfgang, tel qu'il le fut dans sa vie quotidienne, de la présence de son père, puis de sa femme, et à montrer leur rôle respectif dans l'élaboration de sa gloire et dans une représentation de l'homme qui a survécu jusqu'à nos jours. »

Et le musicologue de conclure : « Dans l'ensemble, je suis conscient de poser plus d'interrogations que d'amener des certitudes. Ce que j'y développe ne constitue, à vrai dire, qu'une approche personnelle de problèmes dont la solution nous échappe encore en grande partie. En questionnant ceux qui ont partagé sa vie et ses travaux, j'ai tenté de placer Wolfgang sous un nouvel éclairage qui met en valeur les traits de sa personnalité et qui le rend moins insaisissable. »

Maurice Barthélemy a largement puisé dans les ouvrages ci-haut mentionnés mais n'a pas manqué de faire état des plus récentes découvertes de documents qui ont mis fin à de persistantes légendes. Il s'est aussi inspiré de la correspondance traduite par Henri de Curzon mais, ainsi qu'il le précise, « le livre essentiel à l'élaboration de cet essai reste donc l'édition scientifique des lettres de

Wolfgang et de ses correspondants présentés par Wilhelm A. Bauer, Otto Erich Deutsch et Joseph Heinz Eibel et publiés en allemand en sept volumes entre 1962 et 1975. »

On sait maintenant que De Curzon, dans sa traduction comme l'ont fait certains biographes, a sciemment tronqué les faits afin de conserver la plus intacte possible l'image traditionnelle du « divin » Mozart. À cet égard, la correspondance de Wolfgang est révélatrice au plus haut point et des détails passablement crus ne manqueront pas de surprendre.

Le livre de Maurice Barthélemy, écrit dans une langue claire où l'on sent la présence de l'historien plus que celle du musicologue, nous présente d'abord les trois personnages, Wolfgang, Leopold et Constance, puis nous entraîne à la suite du musicien dans ses multiples voyages, notamment à Augsbourg, à Munich et surtout à Paris. C'est ensuite le retour « du bercail à la libération » puis le mariage de Wolfgang et la mort de son père. À la fin, c'est Constance elle-même qui prend la parole, ainsi qu'elle le fit souvent après la mort de son mari.

L'auteur se permet des hypothèses et des déductions sur plusieurs des nombreux événements qui ont marqué la brève existence du musicien. Elles sont tout à fait plausibles. Il en résulte une image d'un Mozart infiniment plus réel qu'imaginaire.

Vient de paraître:
D.G. JONES: D'UN TEXTE, D'AUTRES (n° 16, 1987)
un numéro très particulier
une aventure en traduction
un corpus rêvé:
près de 40 auteur-e-s traduisent et commentent
le même poème

un hommage au poète et traducteur québécois
qu'est D.G. Jones

En rappel:
ÉPIGRAPHIQUES (n° 15, 1986)
plus de 80 auteur-e-s, à partir d'une épigraphe
(d'Emile Ajar à Josée Yvon),
"enlignent" leur texte

URGENCEZ
URGENCEZ
urgences

300, avenue des Ursulines
Rimouski G5L 3A1
abonnement régulier: 15\$
étudiant-e-s/écrivain-e-s: 12\$

Gaston Bachelard: profils épistémologiques

Publié sous la direction de GUY LAFRANCE

Études réunies à l'occasion du centenaire de la naissance de Bachelard. Elles rendent hommage à la mémoire d'un grand penseur de notre siècle et rappellent l'actualité et la signification de l'oeuvre de Bachelard épistémologue.

Collection « Philosophica », n° 32
156 pages
19,95\$

LES JEUX DE LANGAGE
Laure Hesbois

À travers calembours, contrepétories, charades, rébus, mots croisés et autres logoglyphes, l'auteur s'applique à découvrir la source profonde du plaisir que suscitent les jeux de mots. Une réjouissante illustration des propriétés ludiques du langage.

332 pages
29,95\$

LES AUTRES LITTÉRATURES D'EXPRESSION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU NORD

Publié sous la direction de JULES TESSIER et PIERRE-LOUIS VAILLANCOURT

Les textes réunis ici ont été présentés à l'occasion du Colloque tenu à Cornwall en mars 1984, dont l'objectif était de faire le point sur la situation des littératures d'expression française en milieu anglophone majoritaire d'Amérique du Nord, c'est-à-dire en dehors du Québec et des Antilles. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », n° 24.

164 pages
15,95\$

Les Presses de l'Université d'Ottawa

Ces ouvrages sont disponibles chez votre librairie

DES VOIX AU FÉMININ

ADDOLORATA
MARCO MICONÈ
FORMAT DE POCHÉ

LES MÉTAMORPHOSES
D'ISHTAR
NADINE LTAIF

INLANDSIS
MARIE-CLAIRE
CORBEIL

GUERNICA
C.P. 633, SUCC. N.D.G.
MONTREAL H4A 3R1
TEL. 514-256-55-99



Quand une conversation-fleuve devient le roman d'une vie

Beaucoup d'humour n'empêche pas d'avoir le regard juste

LE FEUILLETON

CONFESSIONS D'UN REBELLE IRLANDAIS
Brendan Behan
Gallimard, 337 pages

LISETTE MORIN

QUE DOIT-ON louer en tout premier lieu ? Le génie de l'écrivain, capable de faire passer dans des souvenirs « parlés » son habileté de dramaturge ? Ou le talent de l'amie fidèle qui transcrivit cette longue conversation enregistrée au magnétophone ?

Difficile de trancher... *Les Confessions d'un rebelle irlandais* sont une telle réussite littéraire en même temps qu'une preuve si évidente d'admiration pour un auteur qu'on ne peut finalement dissocier le nom de Rae Jeffs de celui de Brendan Behan. Et même devrait-on leur ajouter le nom de la traductrice, Mélusine de Haulleville, pour la version française des *Confessions of an Irish Rebel*.

Tout comme Rae Jeffs, la première fois qu'elle rencontra Brendan Behan en 1957, donc sept ans avant sa mort survenue en 1964, je ne connaissais cet auteur que de réputation : celle que lui ont faite ses frasques d'Irlandais bouillant, exultant de l'IRA, et son goût immodéré, qui devait d'ailleurs lui être fatal, pour la bière et le whisky irlandais. Je l'associais même, toujours à cause de cette douteuse réputation, à Malcolm Lowry, roman-

cier d'origine écossaise qui vécut au Canada, tout en ayant de l'auteur de *Au-dessous du volcan* et de *Écoute notre voix, ô Seigneur* une connaissance plus approfondie. Lire *Les Confessions*... corrige presque instantanément cette fausse parenté. Lowry, mort à 48 ans, en 1957, l'année même où Brendan Behan consentait à se raconter devant une Anglaise du Sussex (« Brendan ne m'a jamais pardonné d'être anglaise, écrit Rae Jeffs en conclusion de sa préface. Mais, tout compte fait, c'était quelqu'un de trop grand pour y prêter attention. »), Lowry, donc, était un écrivain aux grandes ambitions, qui projetait d'écrire une oeuvre cyclique très ambitieuse. Behan, tout au contraire, paraissait — du moins à la fin de sa courte vie — sans grande ambition littéraire; son oeuvre théâtrale, en partie autobiographique, semblait lui suffire.

Ce qui passionne le lecteur, dans ce livre où un Irlandais se raconte très librement, mais avec un humour constant qui tempère le récit de ses aventures mouvementées, de ses séjours dans les prisons anglaises et — encore plus savoureux que le reste — ses voyages à Paris, c'est le regard très juste qu'il jette sur tout ce qui l'entoure : les gens comme les choses, les paysages et les innombrables lieux où l'on peut boire... Et Dieu sait que Behan fut toujours très prompt à découvrir ce dernier genre d'endroits !

Il est bien dommage que, forcée de les « lire », et ce qui plus est en traduction, au lieu de les « entendre », je n'aie pu me faire une idée aussi juste de la voix de Brendan Behan quand on lui réclamait des chansons. Chansons folkloriques pour la plupart, et l'on sait que c'est un art dans lequel les Irlandais excellent. Comme tous ceux et celles de sa race, l'auteur des *Confessions d'un rebelle irlandais* avait aussi la répartie très vive, adorait scandaliser son entourage en usant d'un vocabulaire... hardi. Ses jeux de mots, particulièrement réussis, furent probablement une source d'ennuis pour la traductrice. Mais comme elle a pris la peine de les expliquer, leur savorer ne s'en est pas totalement affadié.

Il faudrait, pour parler de cet ouvrage avec honnêteté, beaucoup plus qu'un feuilleton. Les aventures de Behan sont, à la lettre, inénarrables. Il consacre, notamment, beaucoup de temps à nous « montrer » sa famille, à parler de sa mère avec émotion, de ses proches, de ses compagnons de l'Armée républicaine irlandaise. Mais, de toutes les péripéties de sa vie, vie tumultueuse, constamment brimée par la pauvreté ou l'emprisonnement, se dégage une inaltérable joie de vivre. Lors même que Behan raconte des événements tristes, comme la mort de son amie d'enfance, la petite Maureen. Plus étonnant encore, comment on conduit à l'hospice des mourants Mme Murphy, en s'arrêtant le plus souvent possible pour... picoler. Incroyable et réjouissante façon de

vivre ses derniers jours pour une bonne vivante qui continue, même à l'agonie, à lever joyeusement le coude !

Si, dans les *Confessions*... tout est prétexte à boire, à chanter, à s'égarer, même en prison, il ne faudrait pas réduire cet ouvrage à un « misérable petit tas de secrets », à un ramassis d'anecdotes de peu d'importance. En fait, c'est véritablement la vie d'un combattant, d'un patriote courageux que révèle les récits de Brendan Behan. Il n'a jamais cessé de croire en la libération de son Irlande et de ses compatriotes catholiques persécutés par les Anglais protestants. L'une des « confessions » les plus troublantes de ce récit, c'est bien la cohabitation, pendant la guerre de 39-45, dans les geôles anglaises, de prisonniers de droit commun, de prisonniers « de guerre » et de prisonniers politiques. Des allusions, plutôt comiques celles-là, ont trait au personnage le plus célèbre de l'époque : Winston Churchill, qui était « un alcoolique comme moi, précise Behan, et qui apparemment pouvait être charmeur quand il le voulait... » Un peu plus loin, dans le cours d'une autre confidence, à propos d'un métier qu'il exerça sans talent, mais avec application, celui de peintre en bâtiment (ne ratez surtout pas l'expérience de Behan appelé à repeindre des phares pour la compagnie des Feux d'Irlande : absolument hilarant !) l'auteur s'étonne que « si peu de peintres en bâtiment deviennent des artistes peintres. Il y a eu des pompiers-peintres, des pay-



Brendan Behan : ses aventures sont, à la lettre, inénarrables...

PHOTO AMBASSADE D'IRLANDE

sans-peintres, du genre de Grandma Moses, à la pelle, des pré-tres-peintres, des policiers-peintres, des enfants-peintres, et il y a des gens qui proclameraient que le célèbre peintre anglais, Sir Winston Churchill, est un écrivain ! » On regrettera sans doute que le livre des confessions de Brendan Behan s'arrête court; que nous n'apprenions pas grand-chose sur la genèse des oeuvres théâtrales de l'auteur, ni sur l'indifférence coupable des gens de Dublin envers ce

compatriote génial, célèbre partout de son vivant sauf en Irlande. On ne saurait toutefois regretter que Rae Jeffs ne nous raconte pas, une autre fois, la triste fin de son héros. Elle a préféré, de même, laisser la parole à son interlocuteur quand il lui avouait, comme Sean O'Casey, avant lui, que l'Irlande, « c'est un pays merveilleux d'où recevoir des lettres... » Ce que ne sauraient nier les centaines de milliers d'Irlandais qui ont émigré en Amérique du Nord.

URSS

Suite de la page D-6

raire», écrit la revue. Au-delà du cadre culturel, la querelle reflète la confrontation de deux courants présents au sein même des hautes instances du pouvoir. L'un de

ces courants, incarné par Egor Ligatchev, membre du Politburo et N° 2 du PC soviétique, représente la tendance « dure », celle de l'orthodoxie idéologique fidèle aux normes du « réalisme socialiste ». L'autre a pour chef de file Alexandre Yakovlev, proche de Mikhaïl Gorbatchev qui l'a promu en janvier dernier membre suppléant du Politburo. Partisan d'une certaine forme de

pluralisme politique, M. Yakovlev estime qu'il faut « adopter un mode de pensée et d'action démocratique ». « Nous devons traiter ceux qui défendent des points de vue différents

comme des opposants dignes et des alliés dans la lutte pour la refonte », a-t-il souligné, le 7 avril, devant un plénum du PC du Tadjikistan (Asie centrale).

Voix & images Littérature québécoise



DE LA NOUVELLE-FRANCE À LA NOUVELLE BARRE DU JOUR: DIX-SEPT ANS DE RECHERCHES EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Prochain no: Yves Beauchemin
Le no: 9,95\$
L'abonnement: 22,25\$ (3 nos/an)
Chèques/Visa/Master Card
Collections disponibles
Services des publications UQAM
Case postale 8888, succursale A
Montréal (Québec) H3C 3P8 Canada
Téléphone: (514) 282-6179



L'ÉCRIVAIN PUBLIC

LOGIDISQUE

L'ENCYCLOPÉDIE DU CANADA

8 000 articles
3 500 biographies
2 200 pages
1 600 illustrations
300 cartes

INDISPENSABLE!



3 tomes dans un boîtier (250\$)
En vente chez votre libraire

Stanké

Être au fait de la nouveauté avec Québec/Amérique au Salon du Livre de Québec

Rencontrer les auteurs qui occupent les listes de best-sellers



René Lévesque

Attendez que je me rappelle...

Samedi 2 mai: 14h à 16h



Paul Ohl

Katana

Mardi 28 avril: 18h à 19h30
Mercredi 29 avril: 19h30 à 20h
Jeudi 30 avril: 18h à 20h
Samedi 12 mai: 18h à 19h30
Dimanche 3 mai: 14h à 15h30



Arlette Cousture

Les Filles de Caleb

Samedi 2 mai: 12h30 à 14h

Et les auteurs des dernières parutions...

Denis Pelletier: Ces îles en nous

Mardi 28 avril: 19h30 à 21h
Jeudi 30 avril: 20h à 21h30

Bernard Landry: Commerce sans frontières

Mercredi 29 avril: 18h à 19h30
Vendredi 1^{er} mai: 19h30 à 21h

Louis Bernard: Réflexions sur l'art de se gouverner

Vendredi 1^{er} mai: 18h à 19h30
Samedi 2 mai: 19h30 à 21h

Agnès Guitard: Le Moyne Picoté

Vendredi 1^{er} mai: 21h à 22h

Andrée A. Michaud: La Femme de Sath

Samedi 2 mai: 16h à 18h
Dimanche 3 mai: 15h30 à 17h

Madeleine O. Michalska: L'Amour de la carte postale

Samedi 2 mai: 16h à 18h

Denis Côté: Nocturnes pour Jessie

Vendredi 1^{er} mai: 16h à 18h
Dimanche 3 mai: 12h30 à 14h

Gaétan Brulotte: Plages

Jeudi 30 avril: 16h à 18h

STAND QUÉBEC/AMÉRIQUE (563 à 566)

L'image de/dans la science

LA SCIENCE À L'ÉCRAN
dossier réuni
par Jean-Jacques Meusy
CinémaAction, n° 38
éditions du Cert

MICHEL GIGUÈRE

L'ACTIVITÉ scientifique et le cinéma sont deux domaines qui poursuivent chacune son développement propre. À première vue, tout sépare ces deux champs d'action dont l'un (la science) fonde sa légitimité sur le sérieux, la rationalité et le réel alors que l'autre (le cinéma) est orienté vers la fiction, le rêve, l'imaginaire.

Et pourtant l'histoire de l'image et celle de la science s'entrecroisent en de nombreux points de contacts. C'est à l'analyse de ces points de contacts que *La Science à l'écran*, numéro 38 de la revue *CinémaAction*, se consacre essentiellement.

Une démarche pluridisciplinaire caractérise ce recueil de textes qui tente de cerner comment se manifeste la complémentarité de la science et de l'image. Chercheurs, journalistes, enseignants et cinéastes y vont donc chacun de leur contribution personnelle permettant de mieux comprendre à quel point cinéma et science ont besoin l'un de l'autre. Cela donne évidemment un produit final hétérogène, chaque auteur ayant son style propre. Se côtoient donc dans ce recueil des textes anecdotiques s'adressant à un public large et d'autres relevant davantage de la culture dite « savante », et

dont la lecture peut être ardue pour le lecteur peu familier avec des domaines aussi spécialisés que la sémiologie, par exemple.

Le sujet abordé demeure pourtant fascinant. Les relations entre la science et le cinéma ne sont pas récentes. Ce sont, en effet, les besoins de la recherche scientifique qui ont permis de développer, à la fin du siècle dernier, les premières prises d'images en succession rapide. Les véritables pionniers du cinéma s'appellent, en effet, Janssen, Marey ou Muybridge et ces hommes travaillaient à transformer la photographie en un instrument capable de reconstituer le mouvement pour des fins scientifiques. Un des premiers textes du recueil nous entraîne donc « au berceau du cinéma », et illustre magnifiquement la préhistoire du septième art.

Toutefois, l'interaction de la science et de l'image est un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur dans le monde contemporain. On assiste à une utilisation sans précédent, par les chercheurs, des possibilités offertes par le film dans leurs recherches. Les sciences de la nature, tout comme les sciences humaines, travaillent souvent sur des images de la réalité fournies par la technologie photographique et cinématographique. Ainsi le météorologue, qui étudie les conditions climatiques à partir d'images numériques provenant de satellites, et l'anthropologue, qui filme les compor-

tements d'une tribu isolée deviennent dépendants de ce que l'image peut leur fournir. Le film est pour beaucoup de chercheurs un instrument de recherche important.

La relation science-cinéma n'est cependant pas unidirectionnelle. Le cinéma utilise aussi beaucoup ce que les dernières découvertes de la science et de la technologie peuvent lui offrir pour créer un contenu qui passionne un certain public. Tous les films de science-fiction, par exemple, s'abreuvent aux espoirs placés sur la recherche spatiale. Dans un des textes les plus intéressants du volume (« Le savant et la science dans le cinéma de fiction »), René Prédal passe en revue les diverses formes d'illustration de l'activité scientifique que le cinéma nous fournit. Des films mettant en vedette le savant fou jusqu'aux films antinucléaires, Prédal montre que la science « a inspiré des oeuvres fortes qui ont marqué l'histoire du cinéma ».

Un cas original d'utilisation des travaux scientifiques par un cinéaste est, bien sûr, le film *Mon oncle d'Amérique*, d'Alain Resnais, inspiré des travaux du professeur Henri Laborit. Ce cas particulier se mérite un texte d'analyse à lui seul dans le recueil. Daniel Serceau y dissèque la tentative de Resnais d'illustrer les théories du comportement développées par le biologiste et montre comment la relation entre la fiction et la théorie scientifique est complexe dans ce film précis.

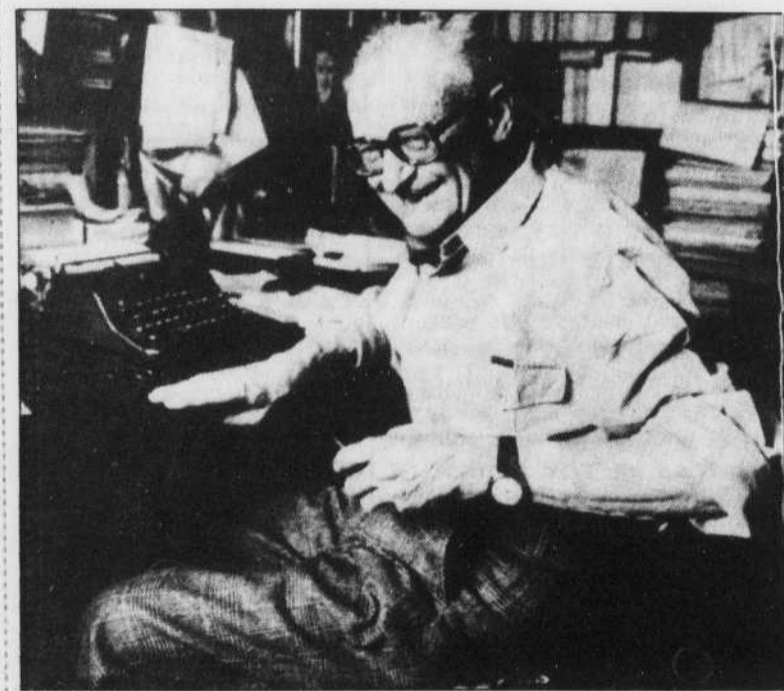
Un des sujets moins bien traités dans le recueil est celui de l'utilisation des nouvelles technologies, non dans le contenu des films mais dans leur production. Une description plus poussée de l'emploi d'effets spéciaux de plus en plus raffinés, rendus possibles par le mariage de l'ordinateur et de l'image, n'aurait certes pas été superflue.

Par contre, le thème de la vulgarisation scientifique est traité en profondeur. La vulgarisation scientifique par l'image est, en effet, un lieu de rencontre du cinéma et de la science où chacun de ces deux partenaires sert l'autre. Il existe, pourtant, un malaise certain dans cette relation. Geneviève Jacquinot explique que « toujours un peu honteux de n'être pas du vrai cinéma, le cinéma éducatif ou bien cherche à ressembler au cinéma fictionnel et accepte de ne pas être didactique pour être sûr de ne pas être ennuyeux, ou bien tourne le dos au cinéma fictionnel et accepte d'être ennuyeux pour être sûr d'être didactique ».

Ce malaise symbolise bien les relations unissant gens de science et gens de cinéma. S'utilisant les uns les autres sans se comprendre vraiment, relevant de cultures différentes, les représentants de ces deux milieux se jugent mutuellement avec méfiance. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre stimulant que de tenter de concilier ces points de vue divergents et d'amorcer un dialogue fructueux.



Les relations entre la science et le cinéma ne sont pas récentes.



Léo Malet : « Ma bête noire, c'est l'urbaniste... »

Léo Malet, champion de la littérature de métro et d'autobus

Les dernières enquêtes de celui dont la devise est de « mettre le mystère K-O »

LES DERNIÈRES ENQUÊTES DE NESTOR BURMA
Léo Malet
collection « Bouquins »
Robert Laffont

SERGE TRUFFAUT

DANS UN ENTRETIEN accordé au *Magazine littéraire* en 1979, Léo Malet avoue qu'il n'a plus d'inspiration. « Ça fait sept ans que je n'ai rien écrit. Ça va faire dix ans que je vis de rééditions. D'ailleurs, j'ai l'impression que, Simonon mis à part, je suis le seul auteur de romans policiers qui puisse vivre ainsi sur son passé. » Depuis ce dialogue avec la bête curieuse de ce *Magazine*, Léon-Jean

Malet, créateur de Nestor Burma dont la devise est de « mettre le mystère K-O », n'a toujours pas touché à son porte-plume. Il a probablement fait sienne cette maxime de son copain Raymond Queneau, « maigrir du bout des doigts, c'est ce qu'il y a de plus distingué ».

Et puis, en ce qui concerne l'ordinaire, cet homme qui dit aimer, dans le questionnaire de Marcel Proust, le cancanier, le boeuf bourguignon et le vin rouge, n'a pas à se faire du souci. Avec la multiplication des rééditions, le plaisir de la table est assuré.

Aujourd'hui, c'est au tour de la collection « Bouquins » de Robert Laffont de proposer les *Dernières Enquêtes de Nestor Burma*. En fait,

avec cette brique de 1,074 pages comprenant 11 romans et des annexes pleines d'informations, Laffont complète la présentation des Burma. Deux autres volumes ont effectivement précédé celui-ci.

Ce troisième tome est notamment composé de deux histoires qui initialement avaient été refusées, soit *Homme au sang bleu* et *Nestor Burma et le monstre*, ainsi que de tous les Burma postérieurs à la fameuse série « Les Nouveaux Mystères de Paris » qui, eux, ont été repris dans les tomes 1 et 2 de la collection « Bouquins ».

À chaque roman de cette série correspondait un arrondissement parisien et une histoire de pouce-à-crime qui permet, par Nestor Burma interposé, de longer les murs d'un Paris qui n'existe plus.

C'est, d'ailleurs, à cause de la modification du profil parisien et, implicitement, au détournement de la géographie des lieux que Nestor n'est plus en mesure, depuis *La Méprise de la Bastille*, de prolonger sa promenade et donc notre bien-être. Incidemment, dans le questionnaire de Proust, le créateur de Burma en profite pour affirmer haut et fort que sa bête noire, « c'est l'urbaniste ».

Maintenant que les enquêtes de Burma, unique détective de l'agence Fiat Lux, ont toutes été rassemblées dans trois volumes qui fournissent d'informations éclairant un peu mieux la personnalité du plus sympathique des fouineurs de la littérature policière, comment Nestor est-il né ?

Il faut d'abord préciser qu'avant Nestor, Malet eu un autre enfant, lui aussi enquêteur, Johnny Métal. Comme il l'a rappelé au *Magazine littéraire*, « Johnny Métal était un journaliste américain, qui travaillait dans un journal tout à fait fantaisiste et dans une Amérique qui l'était aussi ». Parce que, en sa « qualité d'ancien anarchiste », Malet n'avait pas « tellement de sympathie pour les journalistes » — on le comprend fort bien — il mit un terme à l'existence de Métal.

« Je me suis dit que j'allais mettre en scène un détective privé, ou plutôt une sorte d'aventurier, un type qui n'a pas beaucoup de pognon et qui essaie de se débrouiller : détective privé, ça lui donne une assise sociale, parce que, si c'avait été un aventurier pur et simple, personne ne serait venu lui dire : "Pouvez-vous vous occuper de ça ?" Et le détective privé, contrairement au journaliste, n'a pas de patron. C'est un homme libre. »

À propos du nom, et dans la préface du tome 3 de Laffont, Malet confie que c'est dans le premier volume des *Exploits du Dr Fu Manchu* qu'il est allé s'inspirer. C'est la sonorité de cette phrase, « Nayland Smith, de Burma », qui l'a séduit et a enclenché la création d'un univers, d'une multitude de romans qui font de Malet le champion de la littérature de métro et d'autobus où le côtoie le Maigret de Simonon et personne d'autre.

Martin Scorsese, prêtre raté et cinéaste accompli

MARTIN SCORSESE
Michel Cieutat
Rivages/Cinéma, 281 pages

MARCEL JEAN

DES DIX monographies de cinéas-

tes publiées à ce jour dans la collection « Rivages/Cinéma », le *Martin Scorsese* de Michel Cieutat est sans aucun doute la plus substantielle. Cieutat, critique à la revue *Positif* et collaborateur à *CinémaAction*, a, en effet, eu l'intelligence d'aborder de

front l'oeuvre du réalisateur de *Taxi Driver* et de *Raging Bull*. Cela n'allait pas de soi, car c'est du côté de la morale que se trouve la porte d'entrée de l'univers du cinéaste. C'est ainsi que Cieutat situe d'emblée l'enjeu du cinéma de Scorsese à l'intérieur d'une lutte des personnages pour leur rédemption dans un monde où le mal est partout. Scorsese, et Cieutat le démontre bien, est déchiré entre, d'une part, l'éducation catholique qu'il a reçue dans sa famille italienne et, d'autre part, les valeurs rattachées à l'éthique protestante du travail qui ont cours en Amérique.

« Parfaitement intégré sur le plan socio-économique dans la société américaine, écrit Cieutat, Martin Scorsese, en revanche, dans ses films, paraît moralement divisé par des forces contraires inséparables. Le paradis n'est possible que par le truchement de l'enfer (*Mean Streets*). La pureté n'est possible qu'en passant par la saoulerie (*Knocking, Taxi Driver*). La passion n'est vivable que dans la concurrence (*New York, New York*) » (p. 31).

Après avoir longuement circonscrit l'univers de cet artiste angoissé et paranoïaque qu'est Martin Scorsese, l'auteur passe minutieusement en revue la totalité de ses films. Cet examen s'effectue en trois temps : d'abord, la genèse du film et les con-

ditions dans lesquelles il a été produit; ensuite, une analyse thématique et, enfin, une analyse fouillée et longuement descriptive de la mise en scène.

Il est clair que chacun trouve son compte dans une telle démarche. Le lecteur moyen aura largement de quoi se repaître en s'attaquant à la petite histoire du film et à l'analyse thématique, tandis que celui qui désire une véritable analyse de l'expression cinématographique de Scorsese sera contenté par le troisième volet.

De lecture facile, le *Martin Scorsese* de Cieutat laisse apparaître le personnage attachant et complexe qu'est l'auteur de *King of Comedy*. Fils de la petite Italie new-yorkaise, petit et nerveux, poussé vers le cinéma parce qu'il était trop faible pour être truand et trop tourmenté pour être prêtre, Martin Scorsese se dessine clairement devant l'oeil du lecteur. À travers les péripéties entourant son projet d'adapter *La Dernière Tentation du Christ*, de Nikos Kazantzakis (projet avorté à cause des pressions de Jerry Falwell et de sa « Moral Majority »), c'est toute la place singulière qu'il occupe dans le cinéma américain qui se définit. Une place que le livre de Michel Cieutat lui donne sans équivoque.

Humour sérieux

QU'EST-CE que l'humour ? Qu'est-ce que qu'il signifie ? D'où vient-il ? Et comment l'utilise-t-on ? Tels ont été certains des thèmes d'une conférence assez spéciale qui s'est déroulée dernièrement à l'université d'État de l'Arizona.

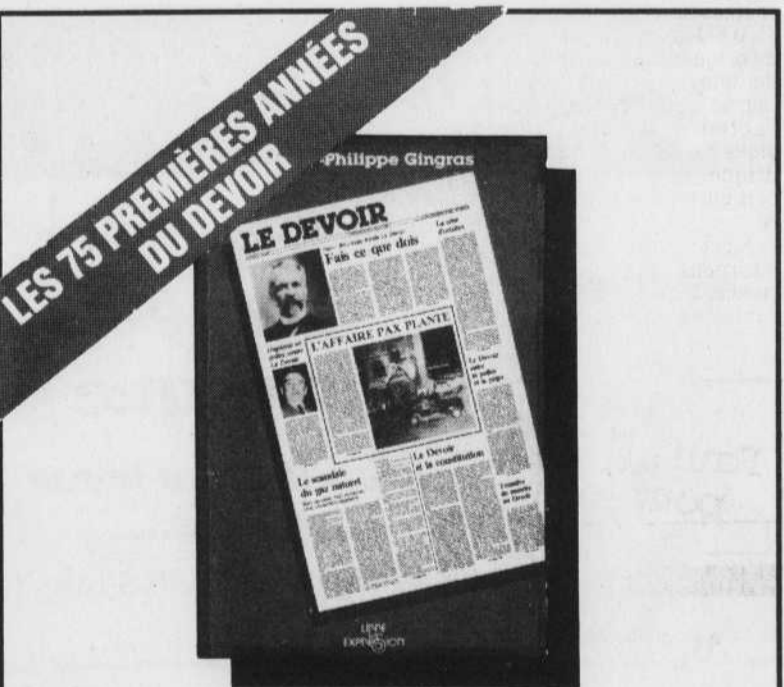
Chaque année, depuis sept ans, aux environs du 1er avril, deux enseignants en littérature de cette institution, Don et Alleen Nilson, convoquent des spécialistes du rire de tous les milieux, depuis des comiques populaires et des chansonniers jusqu'à des philosophes, pour confronter leurs idées sur le rire.

Cette année, une Canadienne, Janice Porteous, étudiante en philosophie de l'université Queen's à Kingston (Ontario), était au nombre des quelque 350 participants à cette rencontre de quatre jours. Elle a, d'ailleurs, soumis un mémoire intitulé « La puissance du symbole dans le rire : une analyse évolutionniste ».

Des comiques ont décortiqué leurs produits et des imprésarios ont indiqué ce qu'ils recherchaient chez un farceur public. Des psychiatres ont dit comment ils se servaient de l'humour pour traiter certains patients, des professeurs ont parlé de l'humour dans la littérature, des philosophes ont tenté d'expliquer l'origine du rire, et des rédacteurs en chef de revues ont démontré à quel point il faisait appel à l'humour pour discuter d'un nombre infini de sujets.

Mlle Porteous a parlé de l'évolution du rire et du sourire et démontré comment, chez les humains, ce phénomène est passé de réflexes incontrôlables à un réflexe servant de réaction spécifique à certains agents de stimulation.

« Il fut un temps où le rire était un simple réflexe mais, avec l'évolution de l'usage qu'on fait du symbole, le rire est devenu une réaction contrôlable », a-t-elle expliqué.



«LE DEVOIR»
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

Folie CULTURE

Elle est un peu la nounou blanche du jazz européen. Avec sa voie à la Bessie Smith, elle a conquis le public français. À coups de mots, à coups de révoltes, mais également à coup de coeur. -La Vie.

En première nord-américaine
Colette Magny

En concert
À Montréal, **La Polonaise**, 57 est, Prince-Arthur
Dimanche, 26 avril 21h00.

À Québec, **Bibliothèque Gabrielle-Roy**,
Mercredi, 29 avril 20h30

Info: Montréal: 598-7377 - Québec: 529-3775, 522-3418

LES ÉCRITS DES FORGES INC.

C.P. 335 - Trois-Rivières, Québec - G9A 5G4

NE MANQUEZ PAS LA RENTRÉE LITTÉRAIRE DE YVES PRÉFONTAINE AVEC LE DÉSERT MAINTENANT 8,00\$

JEUDI, LE 7 MAI 1987 À L'UNION FRANÇAISE 429, VIGER EST, MONTRÉAL 17 HRES

VOUS ÊTES CORDIALEMENT INVITÉ(ES)

Distribution en librairies: PROLOGUE 2975
Sarléon, Ville St-Laurent H4R 1E6 (514) 332-3860
Par la poste: DIFFUSION COLLECTIVE
RADISSON C.P. 500 Trois-Rivières, G9A 5H7
(819) 376-5059

La France comme affaire de famille

Un livre pour marquer le millénaire de la dynastie des Capétiens

LE SANG ROYAL.
La famille capétienne et l'État, France, Xe-XIVe siècle
Andrew W. Lewis
Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires » 1986, 436 pages

YOLAND SÉNÉCAL

ON CÉLÈBRE cette année le millénaire capétien. C'est, en effet, en 987 qu'Hugues Capet accéda au trône. Sa famille allait régner presque sans interruption jusqu'en 1848. Diverses manifestations seront organisées sous l'égide du gouvernement français; le comte de Paris, chef de la maison royale de France, y sera associé. Ce n'est pas une fête de monarchistes, disait-il dans une entrevue récente, c'est une fête de la Nation. Le prince viendra également au Québec — fin avril — invité de divers organismes: le Conseil de la francophonie, la Société historique de Québec, les MRC de la Beauce (le comte de Paris présidera les célébrations du 250e anniversaire de cette région). De la sorte, le Québec

sera associé aux célébrations du millénaire capétien. À juste titre: n'avons-nous pas eu, de François Ier à Louis XV, neuf monarches capétiens?

L'ouvrage d'Andrew Lewis vient aussi à point nommé pour ce millénaire. « Les historiens modernes, dit-il, ont trop souvent étudié la France capétienne en quelque sorte à l'envers, en se plaçant à l'arrivée: ils en ont fait, pour l'essentiel, une histoire de la croissance du pouvoir royal et de l'unification de la France moderne. Les sources qui nous parlent des structures de parenté et les modes de succession dans la famille capétienne ne nous disent rien de tel; elles nous disent parfois le contraire » (p. 245). Cette citation résume bien la problématique de l'auteur, qui s'est livré à une anthropologie des Capétiens.

En 987, Hugues Capet n'était pas le premier de sa famille à ceindre la couronne; depuis quelques générations, sa maison était en lutte avec les derniers Carolingiens: Lewis nous montre ce processus, de même que la formation de la dynastie, puis sa consolidation. Pour Lewis, la

structure des Capétiens n'est pas différente, alors, de celles des autres grandes familles féodales.

Cette prémisse permet d'expliquer deux choses. D'abord, le caractère héréditaire du bien principal, la royauté. Après Hugues, pendant plusieurs générations, les rois ont associé de leur vivant leur fils aîné à la couronne, par le sacre. Bien avant que cette mesure de prudence ne parût plus nécessaire, Lewis pense que la transmission héréditaire de la couronne était déjà un fait; mais son argumentation n'est pas pleinement convaincante. Les structures familiales permettent, d'autre part, une explication sur les apanages. Les historiens comprennent mal qu'à compter du règne de Louis VIII, les cadets reçurent des fiefs abondants (apanages), ce qui n'était pas le cas auparavant. Démembrement d'un domaine royal minutieusement rassemblé? Simple coutume féodale, répond Lewis. Il explique qu'avant Philippe-Auguste, il était normal que les cadets reçoivent peu, vu l'étroitesse du domaine capétien. Mais il sous-estime l'importance du droit de

la réversion des apanages, dont la jurisprudence s'établit à partir du temps de Philippe III: en cas d'extinction de la ligne mâle, les terres revenaient au roi, ce qui était contraire à la coutume féodale où les femmes pouvaient hériter.

Lewis traite ensuite du développement d'un sentiment de fidélité aux Capétiens par la sacralisation de la monarchie. On chercha également à rattacher généalogiquement les Capétiens aux Carolingiens, mais l'auteur insiste trop sur ce point. Au XIVe siècle, ce processus renforça les Capétiens comme entité (= les princes du sang). Après l'extinction des aînés, c'est ce qui a permis, notamment, aux Valois (branche cadette) de succéder à la couronne face à leurs concurrents, le roi d'Angleterre et Jeanne de Navarre.

L'ouvrage de Lewis, qui est un monument d'érudition, ne remplit cependant pas toutes ses promesses. On ne le suit pas toujours dans ses interprétations et la dimension géopolitique est absente. Une question de taille n'est même pas soulevée. Comment se fait-il que la royauté des Capétiens ne fut pas contestée au XIe

siècle, où l'énigme se situe? Car d'autres grands feudataires auraient pu prétendre au trône: les ducs de Bourgogne (eux-mêmes capétiens), de Normandie, d'Aquitaine, plus au sud; les comtes d'Anjou, de Champagne, d'autres encore. Ce n'est pas à cause de la puissance territoriale des Capétiens, laquelle n'est avérée qu'à partir de Philippe-Auguste (début XIIIe); ce n'est pas à cause de la fidélité à la dynastie qui, elle aussi, est plus tardive. La réponse à cette énigme peut être la suivante: les grands feudataires n'étaient pas intéressés par la couronne. En effet, notre regard donne à la royauté du XIe siècle une considération qu'elle n'aura que plus tard.

En fait, Lewis nous dit que les Capétiens avaient davantage le sens de la famille que celui de l'État — en dépit de son sous-titre. Si cette affirmation est sujette à caution, elle n'est pas neuve: de vieux auteurs avaient souligné que ce qui fit la force des liens entre les Capétiens et la France, c'est que, justement, pour eux, la France était une affaire de famille.

Confession de Jean-Marc Piotte

La fin des militantismes vécue comme « une peine d'amour »

LA COMMUNAUTÉ PERDUE
Petite histoire des militantismes
Jean-Marc Piotte
Montréal, VLB, 1987, 140 pages

MARCEL FOURNIER

DES MEMBRES du FLQ, des militants gauchistes et même de certains « contre-culturels », les médias ont parfois diffusé l'image d'« adolescents irresponsables » ou de « personnalités déséquilibrées ». À la lecture des résultats de la récente enquête que Jean-Marc Piotte a menée auprès de militants actifs, dans les années 70, dans divers mouvements (indépendantiste, féministe, contre-culturel, syndicalisme de combat, groupes populaires, Parti communiste ouvrier, En lutte), la tentation est grande de donner raison à ceux qui ont cherché à disqualifier les engagements politiques radicaux ou révolutionnaires en les ramenant à des problèmes psycho-pathologiques: « Le militantisme peut même, remarque-t-il, conduire à un état quasi schizoïde » (p. 83); « Le militantisme, fait-il dire à une militante interrogée, est un excès de jeunesse » (p. 115). Et nombreux sont ceux et celles qui, au moment de leur « rupture militante », « entrent en dépression ». Dans le chapitre consacré au récit de sa propre vie de militant, Piotte avoue lui-même qu'il a vécu sa « remise en question » « dans la plus extrême douleur; dans la plus grande confusion, dans la plus totale dépression » (p. 51). Que d'erreurs de jeunesse! Que d'illusions! Que de belles années perdues!

La Communauté perdue, de Jean-Marc Piotte, est moins une « première histoire du militantisme des vingt-cinq dernières années au Québec » qu'une réflexion personnelle, alimentée de discussions avec une trentaine d'ex-militants. L'auteur, professeur de sciences politiques à l'UQAM, a mis de côté ses ouvrages théoriques et oublié les cours de méthodologie qu'il a suivis; il ne nous fournit une analyse approfondie ni de l'action et de l'orientation idéologique des différents groupements politiques contestataires, ni des événements qui ont marqué les années 70.

Au contraire, guidé par quelques intuitions, et fort de sa propre expérience, Jean-Marc Piotte se sert des confidences recueillies pendant des

entretiens semi-directifs qui prennent souvent la forme de « véritables séances de thérapie » pour esquisser un « premier bilan du militantisme ». Le regard qu'il porte sur le militantisme et qui vaut principalement pour les organisations marxistes-léninistes qu'il a combattues, est « sévère, impitoyable, implacable »: autosacrifice des militants, organisation hiérarchique et autoritaire (comme l'armée) dogmatisme, ravages de la mode althussérienne, erreurs et échecs nombreux. « Les espoirs poursuivis se sont dissipés. [...] Les militants ont sacrifié des plaisirs, quelques fois des études ou un plan de carrière, pour des causes perdues » (p. 125). Faut-il s'étonner

qu'ils aient vécu la fin de leur militantisme « comme une peine d'amour » et qu'ils soient aujourd'hui désenchantés?

Sensible au drame personnel des militants, Jean-Marc Piotte cherche à comprendre; il scrute rapidement leur passé (mobilité ascendante ou descendante). Comment de tels engagements politiques ont-ils été possibles? se demande-t-il. Sa réponse peut apparaître facile: d'abord un besoin de dévouement qui n'est qu'une transposition au niveau de la politique d'un rapport aux autres (missionariat) inculqué par la religion catholique; ensuite un « désir de communauté » qui provient du Québec des années cinquante. Aussi

près du vécu des militants soit-elle, cette analyse ne nous fournit une explication ni du développement des groupements politiques dans les années 70 ni de leur déclin rapide au cours de la seconde décennie. Tout mouvement social se conjugue au singulier et au pluriel; il trouve ses conditions de possibilité dans une conjoncture particulière qui, tout en rendant nécessaires des changements, rend disponibles ceux et celles qui vont les opérer.

Dans une étude somme toute assez légère, Piotte nous en apprend moins sur le militantisme des années

70 que sur son propre itinéraire au terme duquel il se découvre lui-même comme un moraliste et un humaniste. « J'opte, conclut-il pour un possible à l'échelle humaine. Et s'il se refuse, comme un Pierre Vallière, de « retourner à Dieu », il n'en retire pas moins son attachement aux valeurs d'espoir, de foi et de dévouement et il nous exhorte à demeurer des progressistes prêts à participer à la résistance qui s'amorce. À ceux « qui n'auront jamais plus vingt ans » reste l'espoir d'être les « compagnons de route » des (futurs) mouvements de jeunesse!

UNION
des écrivains québécois
10e anniversaire
1977 • 1987

LE CONSEIL DE LA VIE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE EST PRÉSENT au 16e Salon international du Livre de Québec (stand A-3) EN CETTE ANNÉE DE SON 50e ANNIVERSAIRE DE FONDATION

VENEZ VOUS RENSEIGNER SUR SON ACTION AUPRÈS DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES FRANCOPHONES DE L'AMÉRIQUE DU NORD. VOUS Y SEREZ BIEN REÇUS.

Siège social: 59, rue d'Auteuil, Québec, Québec, G1R 4C2 — Téléphone: (418) 692-1150

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

ACTES SUD... pour des romans différents

UNE BIOGRAPHIE RETENTISSANTE TCHAIKOVSKI

Le monde secret de la vie d'un grand musicien, son homosexualité, les circonstances de sa mort.

Célèbre depuis L'Accompagnatrice et Le laquis et la putain, Nina Berberova poursuit son œuvre.

Distributeur exclusif: Les Éditions françaises
1411, rue Ampère, Boucherville, Qc., J4B 5W2
Tél.: (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635

ESSAIS

Le réel et le théâtral
Naim Kattan
192 pages 12,95 \$

La mémoire et la promesse
Naim Kattan
160 pages 12,95 \$

Le désir et le pouvoir
Naim Kattan
198 pages 16,50 \$

NOUVEAUTÉ

Le repos et l'oubli
Naim Kattan
198 pages 16,50 \$

hurtubise hmh
7360, boulevard Newman LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323

NOUVEAUTÉS

DICTIONNAIRE DE MOI-MÊME
Jean Ethier-Blais 7,95\$
Chaque homme possède un alphabet à lui. C'est le sien que, tributaire aussi du hasard, Jean Ethier-Blais propose, dans un style contemporain.

Le vrai monde?
Michel Tremblay 9,95\$
«Un grand moment de théâtre qui s'inscrit dans les plus grandes pages du théâtre québécois.»
Robert Lévesque, LE DEVOIR

LE VRAI MONDE?
Michel Tremblay 9,95\$

L'ÉCRIT-VENT
Benoît Fradette 13,95\$
À la fin de sa vie, un vieil original fait le point. Il raconte et commente son aventure de globe-trotter qui sillonne le Québec et le monde à la recherche du pays humain.

LE SANG DU SOUVENIR
Jacques Brossard 8,95\$
«Fête de l'interprétation, c'est-à-dire fête de la lecture, et fête de l'écriture. Un beau, un très beau livre.»
François Ricard, LE DEVOIR

LE MERCENAIRE DE LG2
Roger Delisle 17,95\$
La C.I.A. fait appel à Jake Kordic, mercenaire québécois, pour discréditer Hydro-Québec. Sa mission: faire sauter la centrale LG2 à Radisson. L'amour et la passion côtoient la haine, la brutalité et le terrorisme.

MON CHEVAL POUR UN ROYAUME
Jacques Poulin 6,95\$
Deux jours pendant lesquels un homme se découvre et découvre la violence. Une histoire de tendresse pourtant, tantôt drôle, tantôt tragique.

LES VACANCES DE MONSIEUR GASTON
Tibo 6,95\$
Gaston n'est pas très heureux à l'idée de quitter son zoo et ses amis pour le bord de la mer. Pourtant, quelles joyeuses vacances l'attendent!

En vente chez votre libraire

LE MEAL

ÉDITEUR
5111, avenue Durocher
OUTREMONT QC H2V 3K7
tél.: 273-1150

De l'enfant-Narcisse à la contre-Antigone



Jean
ÉTHIER-BLAIS

▲ Les carnets

L'ÉTOILE de Marie-Claire Blais pâlit. Qui lit ses livres ? Pourquoi ? Les étudiants se plongent-ils encore dans cet univers maléfique, soumis aux règles du péché, du remords, de la pénitence ? Y a-t-il place, dans notre littérature désordonnée, tendue vers la satisfaction du plaisir dans son immédiateté, pour un écrivain janséniste ? La réponse est : oui, bien sûr. Toutes les générations ont besoin qu'on leur rappelle l'importance de la condition humaine, de ses faiblesses, de cette blessure que nous portons tous au flanc, qui saigne de péché, l'importance, surtout, de la compassion, de l'acceptation de notre sulfureuse essence. Dès les premières pages de son livre, *L'Univers romanesque de Marie-Claire Blais* (éditions Fides, 1986), Françoise Laurent note que, par-delà les problèmes qui se posent à l'homme québécois (celui à naître) de 1959, Marie-Claire Blais, dans *La Belle Bête*, cherche à définir l'être humain. Certes, l'homme dont il s'agit vit au Québec. Il porte les stigmates que nous nous connaissons. Mais c'est dans l'immatérialité de l'aura romanesque qu'il se situera. On peut donner au drame de l'enfant-Narcisse les interprétations qu'on voudra. Marie-Claire Blais fait intervenir tous les mythes, jusqu'à celui de la contre-Antigone. Peu importe. Le mythe qu'elle crée, en le détruisant, n'est-ce pas précisément celui du Québec ? Le Québec confortable de papa ? Presque à la même époque, Anne Hébert avait traité le même thème, avec une force égale dans l'appropriation. Elle en avait fait une oeuvre violente, mais spécifique : Marie-Claire Blais plonge dans le passé grec comme si elle l'avait vécu. Là où Anne Hébert recherche l'universalité,

Marie-Claire Blais l'impose. Face au livre de Françoise Laurent, je me posais la question suivante : quel plaisir particulier ai-je pris à la lecture de Marie-Claire Blais ? Au fil des ans, je l'ai beaucoup pratiquée, sans la connaître. J'avais constamment l'impression de la suivre dans ses lectures. Elle découvrait Kierkegaard, Camus, Dostoïevski, Nietzsche. Un titre d'elle s'attache à chacun de ces auteurs, en sorte que son apport romanesque est une sorte de *Télémaque* baroque et assourdissant, qui permet de suivre l'évolution intellectuelle, pendant trente ans, d'une jeune fille qui devient femme faite, à la découverte de son intelligence et de sa sensibilité. J'avoue que ce côté didactique de l'oeuvre me gênait. Je me disais : le jour où Marie-Claire Blais oubliera la mode et découvrira que les plus grands écrivains sont La Fontaine, Mme de Sévigné et Saint-Simon, à quoi aurons-nous droit ? Un recueil de fables, une correspondance, des mémoires-fleuve ? Je ne comprenais pas qu'il y a de tout cela dans son oeuvre et que, fréquentant Nietzsche, butinant dans Kierkegaard, Marie-Claire Blais se forgeait une vision classique du monde. Elle ressemble à un héraut qui proclame d'abord ce qu'il va dire et puis qui le dit en long et en large. On pourrait intituler son oeuvre : Vers le classicisme. Suivre un écrivain à la trace est déjà un plaisir. On a le sentiment qu'une oeuvre se fabrique sous nos yeux, que le lecteur participe à l'organisation de son propre univers romanesque. En compagnie de l'auteur, il transcende le temps. Il y a cette donnée en premier lieu dans la démarche de Marie-Claire Blais. Françoise Laurent insiste sur

l'importance de la durée, dans ce bloc d'invention. Les personnages y échappent non seulement au temps, mais à l'histoire. Peut-être Marie-Claire Blais est-elle, de tous nos écrivains, celui qui a le plus mis sur son esprit créateur pour assurer sa permanence, ne pas mourir entièrement. D'abord, la vie.

Il faut donc, dans cette optique, que les personnages vivent leur vie intensément. C'est une découverte. Les héros de Marie-Claire Blais n'agissent pas dans la solitude de leur être, définis par eux-mêmes, mais dans ce rapport qui les lie à ceux qui les entourent. Aucun n'a une vie autonome. Ils s'appuient les uns sur les autres, en quête d'une âme-soeur, ou d'une âme-frère. La ville agit fortement sur cette oeuvre, car les hommes ne se découvrent multiples à l'infini que dans les rues et sous le ciel d'une ville. Les premiers romans de Marie-Claire Blais se situent dans un paysage imaginaire qui ressemble à s'y méprendre à une campagne sub-lunaire. Vite, elle les confie à leur véritable contexte, qui est l'asphalte. En ce sens, elle est profondément québécoise, créant des personnages qui n'ont d'identité que celle qui leur vient de leur appartenance au milieu urbain. J'ai remarqué qu'il n'y avait pas de solitaire dans cette oeuvre. L'homme ou la femme seuls ne le sont que pour quelques heures, le temps de se trouver un compagnon de chaîne. Les personnages de Marie-Claire Blais, qui font bloc, suivent une pente faite pour la multitude. Ils sont donc par définition des citations, inséparables de l'agrégat qui colle à eux et auquel ils collent.

L'ouvrage de Françoise Laurent est didactique. Chaque roman de Marie-Claire Blais fait l'objet d'une analyse serrée. L'approche est méthodique et culturelle, loin des poncifs habituels de la critique universitaire contemporaine. Françoise Laurent replace le roman dans le temps qui l'a vu paraître. Elle part du principe que tout livre, quel qu'éternel qu'il soit dans son message et sa facture, est en rapport direct avec son époque immédiate. Cela est

particulièrement vrai dans le cas de Marie-Claire Blais, que nous avons vue tributaire de ses lectures quotidiennes ; elle est un écrivain qui hume son époque, qui en ressent les préoccupations, qui veut les hausser au rang de la fiction. Phénomène rare dans nos lettres.

Françoise Laurent utilise un peu la même méthode, pour expliquer cette oeuvre. Elle replace Marie-Claire Blais dans son temps, dans l'actualité des jours ; mieux encore, elle sert ces livres, les entourant d'une constellation de références qui leur confèrent une densité historique qu'on ne leur soupçonnait pas. Les citations abondent, la plupart du temps admirables et qui permettent de suivre à la trace le cheminement de Marie-Claire Blais, un peu comme ces pierres blanches que le petit Poucet semait dans la forêt et qui lui permettaient, abandonné avec ses frères et soeurs, de trouver le chemin du retour. Il en va de même ici. Suivez le guide. Marie-Claire Blais a eu beaucoup de chance, car Françoise Laurent est un sourcier. Elle va droit à l'essentiel. Quels sont les thèmes privilégiés de Marie-Claire Blais ? L'exil, l'insoumission au jaillissement, la damnation, la mort sous forme d'immolation. Françoise Laurent ne perd jamais des yeux ces formes immenses qui se projettent sur l'oeuvre et la recouvrent. À chaque instant, la conclusion s'impose : comme Marie-Claire Blais a raison, la vie est une moquerie ! Et pourtant non. La vie ne peut pas être placée sous le signe de l'immolation et être cette moquerie ; l'homme est un exilé, mais où donc est sa véritable patrie ? Après la mort, on nous attend. Lorsqu'on rêve qu'on est mort et qu'aux Champs élyséens, votre père et votre mère vous ouvrent les bras, dans une lumière qui est amour, la vie qu'on vit à chaque instant est-elle grotesque ? J'ai peine à le croire. Dans cette optique, Marie-Claire Blais écrit son oeuvre comme poussée par la crainte que son destin ne s'achève sans que son destin d'écrivain soit accompli. Et, la lisant, nous comprenons que



Marie-Claire Blais : On pourrait intituler son oeuvre « Vers le classicisme ».

nous vivons à l'ombre de l'Apocalypse. Ce livre de Françoise Laurent le dit.

Je me demandais au début de cet article quel plaisir me procurait (m'avait procuré) la lecture des romans de Marie-Claire Blais. Eh bien ! celui de me hausser à un certain niveau de compréhension de la vie. Il est impossible de parler de cette oeuvre sans entrer dans la forêt des symboles, quotidiens qui deviennent éternels. En ce sens, Marie-Claire Blais, qui est peut-être un grand écrivain, est de toute évidence un écrivain important.

Cependant, son absence de style la dessert. Elle écrit, avec beaucoup de talent naturel, à la va-comme-je-te-pousse. Souvent, elle remplit la page. Cela est impardonnable et le livre si flatteur que Françoise Laurent lui consacre ne fait qu'accentuer cette carence. Et pourtant, ces ouvrages vous font signe. Je me disais, en fermant cette étude sérieuse et toujours vivante d'un écrivain sérieux et vivant, que mon premier livre de vacances serait *Visions d'Anna*. C'est tout dire.

GUÉRIN LITTÉRATURE

PARUTIONS RÉCENTES

Claude
JASMIN
UNE SAISON
EN STUDIO

CLAUDE JASMIN

une saison en studio — 11.95 \$

« UN LIVRE POUR TOUT LE MONDE »

« Un récit qui est la découverte d'un autre Claude Jasmin... un livre émouvant où il s'y révèle fragile, révolté et blessé »

Suzanne Lévesque (CKAC)

« Un livre écrit avec émotion et une colère retenue constamment »

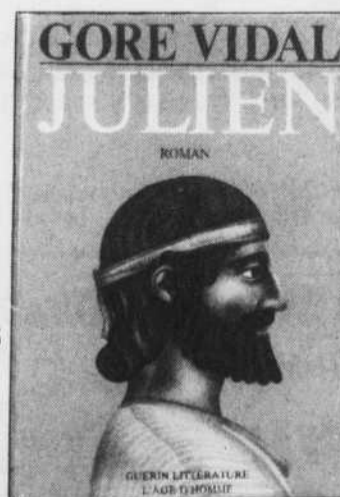
Daniel Pinard (CKAC — « La grande visite »)

GORE VIDAL JULIEN — 24.95 \$

« UNE OEUVRE DÉJÀ CLASSIQUE »

Depuis vingt-cinq ans qu'il a été écrit, la renommée de ce livre n'a jamais cessé de croître et plusieurs spécialistes le considèrent déjà comme un classique de l'actuelle littérature américaine.

en coédition avec l'Âge d'Homme



À paraître
en mai 87

JACQUES RIOUX
UN JOUR
À VAUDOR
roman

CLAUDE VAUDAUX
L'ACHÈVEMENT
DE
JULIE HARFANG
roman

Ces deux oeuvres se sont mérités les deuxièmes prix au Grand Prix Littéraire Guérin

Distributeur exclusif de
Guérin Littérature : Québec Livres



ANDRÉ LEFEBVRE MARIE-VICTORIN

Le poète éducateur — 15.00 \$

« LA REDÉCOUVERTE D'UN GÉNIE »

« Sous la plume alerte d'une des grandes autorités de l'Université de Montréal, les retrouvailles possibles avec le savant, l'homme, le poète, l'éducateur, l'humaniste qu'a été Marie-Victorin ».

Publié en collaboration avec la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal